PETITE BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE
DU 8ÈME RÉGIMENT D'INFANTERIE



HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR
PARIS, 11 PLACE St ANDRÉ-DES-ARTS
LIMOGES 46, NOUVELLE ROUTE D'AIXE

LE LIVRE D'OR

DU

8e RÉGIMENT

D'INFANTERIE

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

LE LIVRE D'OR

DU

8E RÉGIMENT

D'INFANTERIE

ÉTABLI

Par A. ESTRABAUT

CAPITAINE ADJUDANT-MAJOR AUDIT RÉGIMENT

PARIS
11, Place St-André-des-Arts.

LIMOGES
46, Nouvelle route d'Aixe, 46.

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire.

1891

AVERTISSEMENT

En établissant le présent recueil nous avons eu surtout pour but de faciliter aux officiers de compagnie du 8e de ligne les moyens de mettre en pratique les prescriptions ainsi formulées dans la circulaire ministérielle du 31 octobre 1878 :

« *Pendant les théories dans les chambres, on s'efforcera d'inspirer aux hommes le respect de l'uniforme, l'amour du drapeau et de la patrie.*

» *On frappera leur imagination en leur citant souvent les hauts faits auxquels les officiers et les soldats du corps ont pris part, et en leur rappelant des exemples remarquables de bravoure, de discipline et d'abnégation militaire.* »

Nous avons pris notre bien là où il se trouvait ; c'est-à-dire dans l'Historique du 8e de ligne pour les épisodes propres à ce dernier et dans divers autres ouvrages pour les faits relatifs aux corps dont le 8e de ligne actuel est issu.

Ces pages ne sont donc, à vrai dire, qu'une œuvre de compilation sinon de simple transcription ; notre modeste tâche personnelle s'est bornée à tirer, grouper et coordonner les éléments de cet opuscule, à préparer et à établir les divers tableaux qui y sont annexés.

Saint-Omer, le 24 juin 1881.

A. E.

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES

D'OU ONT ÉTÉ EXTRAITS LES ÉLÉMENTS DU PRÉSENT RECUEIL

Historique du 8e régiment de ligne.

Histoire de l'infanterie française, par le général Suzane.

Histoire du Consulat et de l'Empire, par Thiers.

Souvenirs militaires, par le général Fezensac.

Notice biographique sur le général Rivaud.

Zaatcha, par le général Herbillon.

Opérations du 2e corps dans la campagne de 1870, par le général Frossard.

Soldat, par le général Ambert.

AVANT-PROPOS

Le numéro d'un régiment peut être considéré comme son nom patronymique; il établit entre les différents corps qui l'ont successivement porté, sinon une filiation toujours directe, du moins une sorte de véritable parenté par alliance.

Chaque régiment a, comme chaque famille, son origine plus ou moins ancienne, son passé plus ou moins glorieux et ses traditions plus ou moins brillantes. — Origine, passé et traditions constituent l'historique du corps.

L'historique du 8e régiment d'infanterie est des plus glorieux; le récit détaillé de toutes les actions mémorables qu'ont accomplies nos devanciers forme un volumineux et précieux recueil dont le lieutenant-colonel du régiment est toujours le dépositaire et sur lequel il est chargé d'inscrire, au fur et à mesure qu'ils se produisent, tous les faits pouvant honorer, soit l'ensemble du corps, soit les individus.

C'est de ce précieux recueil et de divers autres ouvrages où se trouvent également

relatés quelques-uns des hauts faits de nos aînés qu'ont été extraits, pour en former le présent Livre d'or, les épisodes les plus saillants, et les actes individuels ou collectifs les plus dignes d'être cités comme exemples.

Nul doute que les beaux traits de discipline, de bravoure, de dévouement et d'abnégation reproduits dans ces pages ne soient, pour tous ceux qui viendront successivement prendre place dans les rangs du 8e de ligne, une source de nobles et profitables enseignements, un puissant motif d'émulation, et qu'ils ne leur inspirent sans cesse le mâle et ferme désir de transmettre à leur tour, sinon accru, du moins intact, à leurs successeurs, le magnifique héritage de gloire et d'honneur que nos pères nous ont légué.

GÉNÉALOGIE DU RÉGIMENT

Avant 1791, les corps portaient tantôt le nom de leurs colonels ou « *mestres de-camp* », — (régiment de Turenne, de Conti, etc.), — tantôt les noms de certaines provinces du royaume, — (régiment d'Artois, de Picardie, de Champagne, etc.)

Le 1er janvier 1791, fut promulguée une loi fixant la nouvelle composition de l'armée et prescrivant la suppression des noms portés jusque-là par les divers corps qui ne furent plus distingués, dès lors, que par leurs numéros.

Trois corps ont porté successivement la dénomination de 8e régiment d'infanterie.

Le premier fut formé, en 1791, avec l'ancien régiment d'Austrasie qui avait été lui-même formé, en 1776, avec les 1er et 3e bataillons du régiment de Champagne.

Le second 8e de ligne fut formé en 1803.

De 1794 à 1803, les régiments portèrent la dénomination de *demi-brigade* et le nº 8, à cette époque, fut illustré par la 8e demi-brigade.

Enfin le 8e de ligne actuel a été formé le 21 novembre 1820.

Tous ces corps ont naturellement droit à une mention particulière dans le *Livre d'or* du régiment ; nous allons commencer par celui d'où sont sortis tous les autres, par le régiment de Champagne.

LE LIVRE D'OR DU 8e RÉGIMENT D'INFANTERIE

RÉGIMENT DE CHAMPAGNE

(1569-1776)

Parmi les corps de l'ancienne infanterie, le régiment de Champagne est peut-être celui dont le nom est resté le plus populaire, et cette distinction, il la doit, non point comme quelques autres à la bizarrerie de son titre, ou à quelque fait isolé qui ait eu un grand retentissement, mais à la continuité de ses services, à l'excellente discipline qui l'a toujours distingué, à un esprit de corps peut-être excessif, mais qui le rendait capable des plus grandes choses. Quand un soldat désigné pour une entreprise périlleuse était tâté sur sa résolution, il répondait fièrement : « *Je suis du régiment de Champagne !* » et on le laissait aller.

On peut juger de la part que ce célèbre régiment a prise aux guerres de la monarchie par la destinée des 37 chefs de corps qui l'ont successivement commandé depuis 1569 jusqu'en 1776 ; sur ces 37 chefs de corps, 15 ont été tués sur le champ de bataille et 2 sont devenus maréchaux de France.

ORIGINE DU RÉGIMENT DE CHAMPAGNE

Jusque vers la fin du XVe siècle, il n'exista pas, à vrai dire, en France, d'infanterie régulière per-

manente ; ce fut le roi Louis XI qui, le premier, fit réunir, en 1480, au camp du Pont-de-l'Arche, en Normandie, pour y être organisés en *bandes françaises,* ou bataillons de 1,000 hommes, et y être disciplinés aux exercices, 20,000 hommes de pied recrutés parmi les débris des anciens routiers et francs-archers.

Lorsque ces bandes furent bien constituées et bien dressées, on les envoya occuper les garnisons de la Picardie et de l'Artois.

De nouvelles bandes vinrent, par la suite, augmenter peu à peu le nombre des premières, et chacune d'elles, pour se distinguer des autres, prit tout simplement le nom du pays dans lequel elle tenait habituellement garnison.

C'est ainsi que prirent successivement naissance les bandes de Picardie, d'Artois, de Champagne, etc., qui, lorsqu'elles furent plus tard organisées en régiments, firent hériter leurs corps respectifs du nom qu'elles avaient elles-mêmes primitivement porté.

Le souvenir de la première apparition des bandes de Champagne est intimement lié à celui de la célèbre défense de Mézières en 1521, par l'héroïque Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche.

Bayard, avec 1,000 fantassins seulement, — premier noyau de ce fameux régiment de Champagne que tant de hauts faits devaient illustrer, — résista tout un mois à 40,000 Allemands, et les força, après avoir reçu du secours, à lever le siège.

En apprenant la délivrance de Mézières, le roi François Ier s'écria : « Aujourd'hui, le bon Dieu s'est montré bon Français ! »

En 1552, les bandes de Champagne acquirent un nouveau et très grand renom par la magnifique défense qu'elles firent à Metz contre l'armée du puissant empereur Charles-Quint, qui, après un siège mémorable de trois mois, fut obligé de se retirer sans avoir pu entamer la place.

FORMATION DU RÉGIMENT

Ce fut en 1569, après la victoire de Jarnac, à laquelle les bandes de Champagne avaient puissamment contribué, que ces valeureuses légions furent organisées en régiment.

« Le premier mestre de camp ou colonel du régiment de Champagne fut GOHAS l'aîné ; le nombre des compagnies placées sous ses ordres était de 26, et ces 26 compagnies étaient, à ce moment, commandées par les capitaines BERTRAND, GUINCOURT, SAN-SALVADOR, LA REBUFFYE, BEAUVILLE, BLAIGNAC, SAINTE-COLOMBE, GASSION, LIGNIÈRES, BYOUX, DE LA PEYROUSE, MELLET, MONPÈRE, DE GUISANCOURT, VALENTIN, SALCÈDE, BÉGUIN, LA FONTAINE, BONNAVIN, LA MOLE, PORCHEUX, SAINT-SAVÈRE, BÉTHUNE, BOURGADE, MALLEVILLE et POULET. »

La première action à laquelle assista, l'année même de sa formation, le régiment ainsi constitué, fut la bataille de Moncontour. De là il alla, toujours en 1569, au siège de Saint-Jean-d'Angély, qui capitula le 3 décembre.

Traits de bravoure du lieutenant-colonel Sainte-Colombe.

En 1573, le régiment de Champagne prend part au premier siège de La Rochelle, — et le

15 mai, jour de l'assaut général, il y fait si bien son devoir qu'il perd en un instant son colonel GOHAS, 11 capitaines et 13 lieutenants ou enseignes. Parmi les blessés se trouvait le lieutenant-colonel SAINTE-COLOMBE frappé au moment où il arborait sur un bastion le drapeau du régiment.

L'année suivante Champagne assiège la place de Domfront ; le jour de l'assaut, au moment où le régiment arrive au pied de la brèche, un coup de coulevrine emporte 40 soldats et jette le désordre dans les rangs ; le lieutenant-colonel SAINTE-COLOMBE, pour ranimer ses hommes, s'élance le premier en avant, la pique en main ; accueilli par un feu terrible, il est cette fois mortellement atteint, mais la place est prise et l'ennemi se rend à discrétion.

BRILLANT PRESTIGE DU RÉGIMENT

Le régiment de Champagne jouissait déjà à cette époque d'une telle réputation que beaucoup de gentilshommes et des plus renommés ne voulaient accepter de capitaineries qu'autant qu'on les ferait entrer dans Champagne ; — aussi le roi Henri III donna-t-il l'autorisation d'augmenter d'un tiers le nombre des compagnies du régiment. Cette faveur exceptionnelle suscita de nombreux jaloux à Champagne, mais celui-ci ne fit que justifier et accroître de plus en plus la glorieuse renommée qu'il avait su conquérir.

Hardi stratagème du lieutenant-colonel Pigeolet.

De 1575 à 1615, le régiment prit part à un grand nombre d'actions de guerre et, entre au-

tres, aux combats de Dormans et d'Ivry, et aux sièges de La Fère, Etampes, Beaune et Amiens.

En 1615, Champagne sauva la ville de Gien par la manœuvre hardie du lieutenant-colonel PIGEOLET ; ce brave officier, jugeant par les mouvements de l'ennemi que son intention était de s'emparer de Gien et de passer la Loire, partit avec quatre compagnies, traversa, tambour battant, le camp des adversaires comme s'il eût été de leur parti, et arriva heureusement dans la ville qu'il mit en état de défense.

Le lieutenant Comminges et l'enseigne Pontis.

En 1620, Champagne se distingua devant les Ponts-de-Cé où il combattit à côté des célèbres gardes-françaises ; à l'attaque du pont, le lieutenant COMMINGES qui commandait les enfants-perdus de Champagne pendant que Maleyssie conduisait ceux des gardes, arriva le premier au sommet des retranchements, et là, à cheval sur la crête, il cria au maréchal de Bassompierre qui le suivait de près : « Je vous demande pardon, Monsieur le Maréchal, de vous avoir précédé, mais il est de tradition qu'à l'assaut Champagne doit toujours arriver premier. »

Le régiment fut rejoint ce jour-là par l'enseigne PONTIS qui lui amenait 200 recrues après avoir réussi à échapper à l'ennemi d'une façon qui mérite d'être rapportée. — PONTIS s'étant vu tout à coup, pendant la marche, enveloppé par 600 cavaliers, se barricada au milieu de voitures chargées de vin qu'il rencontra sur la route et, à l'abri de ce singulier rempart, il dirigea si bien la mousqueterie de ses hommes que les ca-

valiers ennemis, après plusieurs charges infructueuses où ils laissèrent chaque fois bon nombre des leurs sur le carreau, finirent par se rebuter. — La nuit venue, PONTIS fit allumer des feux pour laisser croire qu'il campait et fila avec tout son détachement.

Admirable dévouement du soldat Muthonis.

Nous retrouvons de nouveau le régiment, l'année suivante, devant Saint-Jean-d'Angély où son colonel, M. DE MONTREVEL, fut tué et remplacé par son fils qui fut à son tour, quelques mois après, si cruellement blessé devant Royan qu'il se vit dans l'obligation absolue de renoncer au service.

Durant cette même campagne, au siège de Montauban, dans une sortie que firent les assiégés, le colonel du régiment de Picardie ayant été mis hors de combat et fait prisonnier, fut presque aussitôt délivré par l'intrépide PONTIS dont l'audacieuse bravoure est demeurée légendaire.

C'est encore le même PONTIS qui, quelque temps après, au siège de Tonneins, réussit, à la tête de 50 hommes seulement, à s'emparer d'un retranchement que les assiégés avaient établi sur le front d'attaque ; mais il ne put s'y maintenir et dut céder devant une sortie furieuse de la garnison ; débordés de toutes parts, nos braves se replient en combattant vers le camp. PONTIS, percé de part en part d'un coup d'épée, n'évita la mort que par le dévouement d'un soldat nommé MUTHONIS qui, bien que blessé lui-même au moment où il emportait son officier dans ses bras, et ne voyant pas d'autre chance de salut, n'hésita pas, plutôt que d'abandonner son précieux

fardeau, à se laisser rouler avec lui du haut en bas de la brèche d'où il put heureusement rejoindre le camp.

Hardi coup de main du colonel Arnaud.

En 1622, le régiment fut envoyé de nouveau devant La Rochelle pour en commencer le blocus ; il y construisit, sur une petite éminence qui domine la mer, le fort Louis destiné surtout à contrarier les relations des assiégés avec les Anglais. Les premiers mirent tout en œuvre pour empêcher l'achèvement de ce fort ; mais Champagne, se servant alternativement de la pioche et du mousquet, repoussait leurs attaques et perfectionnait ses travaux ; il se signala, entre temps, par un coup de hardiesse probablement unique en son genre.

Un navire anglais s'étant jeté à la côte en face des positions qu'occupait le régiment, le colonel Arnaud prend 400 hommes, traverse le chenal à mer basse ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, mais s'avançant toujours en aussi bon ordre que s'il eût été sur la terre ferme. — Malgré la mousqueterie que ne cessent de lui tirer les gens du navire, il y met le feu avec sa propre paillasse qu'il avait fait apporter ; l'équipage se rend à merci et le navire est bientôt dévoré par les flammes. Le colonel Arnaud songe alors à la retraite ; mais ne pouvant plus revenir par le même chemin parce que la mer montante avait rempli le chenal, il se décide à prendre pied du côté de la ville et regagne son camp en tournant autour de La Rochelle, tambour battant et en tel ordre que les assiégés ne jugèrent pas à propos de le déranger.

La paix s'étant faite cette même année, Champagne resta seul à la garde du fort Louis. Pour faire diversion aux ennuis d'une telle position, le mestre de camp ARNAUD, le plus savant homme de guerre de son temps, eutreprit d'introduire dans son régiment les principes de la discipline et de la tactique des anciens ; sa réputation de savoir et d'habileté était telle que bientôt le fort Louis vit arriver dans ses murs une foule de jeunes gentilshommes qui venaient apprendre sous ce maître les diverses sortes d'exercices, les formations par bataillons et les théories des campements, des marches, des passages de défilés, etc. — Le roi Louis XIII lui-même voulut qu'un officier de ses gârdes allât puiser à l'école de Champagne les vrais principes de la guerre pour les rapporter dans son régiment.

Le colonel ARNAUD mourut en 1624 et eut pour successeur le marquis DE TOIRAS, le plus digne assurément de le remplacer.

Champagne s'immortalise dans l'île de Ré.

En 1624, les hostilités ayant repris, le régiment débarque dans l'île de Ré, bat complètement l'ennemi et s'empare de tous ses drapeaux et canons.

L'énergique TOIRAS, nommé gouverneur de l'île, s'empresse de s'y fortifier en construisant une citadelle à la pointe de Saint-Martin ; la précaution était bonne comme on va le voir.

Le duc de Buckingham, amoureux de la reine de France et furieux contre la cour qui refusait de le recevoir comme ambassadeur d'Angleterre, avait poussé son pays à recommencer la guerre.

Le 20 juillet 1627, Buckingham, à la tête d'une flotte de 120 voiles, parait devant l'île de Ré avec l'intention évidente d'y prendre pied. Le lendemain, en effet, les Anglais au nombre de 8,000 débarquent sur la pointe des Sablanceaux, étroite langue de terre d'une longueur de 1,200 pas sur 300 de largeur seulement. Ils descendent prudemment vers l'extrémité pendant que leurs vaisseaux, embossés des deux côtés de la presqu'île, balaient le seul chemin par lequel on pouvait venir les attaquer. Ces redoutables dispositions n'empêchent point Toiras de s'élancer sur l'ennemi à la tête de deux bataillons de Champagne qui courent sus aux Anglais et les heurtent avec tant d'impétuosité qu'ils les jettent dans la mer; les navires redoublent alors leurs feux et couvrent, d'une telle grêle de projectiles l'étroit espace où combat le régiment, que celui-ci est enfin forcé de se replier.

Tous les officiers sont tués ou blessés. Toiras ramène les débris du régiment dans la citadelle de Saint-Martin dont il se hâte d'achever les travaux pendant que les Anglais, démoralisés par leurs pertes et redoutant une nouvelle rencontre avec des soldats qui se battent « *comme des fous* », s'entourent de retranchements sur la pointe des Sablanceaux.

Ce ne fut que dix jours après seulement que Buckingham osa se diriger enfin sur Saint-Martin et tirer sur la citadelle. Au bout d'un mois de siège infructueux, les Anglais, comprenant qu'avec de tels adversaires ils avaient tort de compter sur une victoire par les armes, se décident à attendre que la famine leur ouvre le fort qui, outre ses vaillants défenseurs, renfermait un

grand nombre d'ouvriers avec leurs familles. Les horreurs de la faim ne tardèrent pas, en effet, à se faire sentir et, d'un autre côté, l'eau douce était fort rare.

Cependant, toute la France avait les yeux tournés vers ce coin du pays et tous les cœurs faisaient des vœux pour les héroïques défenseurs de Saint-Martin.

Un intrépide pêcheur parvint un jour à diriger sa barque à travers la flotte anglaise et apporta à Toiras, qui venait de refuser une capitulation des plus honorables, une lettre du roi qui remonta tous les courages. Louis XIII annonçait l'arrivée de secours et ajoutait que, voulant reconnaître d'une façon éclatante le signalé service que rendaient à la patrie les braves défenseurs de Saint-Martin, il priait qu'on lui envoyât les noms de tous ceux qui étaient enfermés dans la citadelle, afin que nul d'entre eux, officier ou soldat, ne demeurât sans récompense.

Quelques premiers secours arrivèrent peu après, en effet; le brave lieutenant-colonel Comminges qui, gravement blessé le jour de la descente dans l'île, avait dû retourner au fort Louis, réussit, le 5 septembre, avec quelques grandes chaloupes chargées de vivres, à venir s'échouer, malgré tous les obstacles et la violente canonnade des vaisseaux anglais, sous les murs de la citadelle où il fut reçu comme un libérateur. Mais ce n'était là, en somme, qu'un faible soulagement et l'on ne tarda pas à se trouver de nouveau réduit aux abois; les Anglais avaient redoublé de surveillance et rien ne pouvait plus approcher des côtes de l'île ni s'en éloigner.

Admirable dévouement du soldat Pierre Lanyer.

TOIRAS, ne sachant plus comment faire connaître sa détresse au dehors, demanda, en désespoir de cause, un soldat de bonne volonté qui, se dévouant pour le salut de tous, oserait entreprendre de traverser à la nage le détroit qui sépare l'île de Ré du continent. Il s'en présenta trois. Il s'agissait de franchir un bras de mer de plus d'une lieue de largeur, parcouru par des courants rapides et couvert de navires anglais ; ces hommes intrépides et dévoués se jetèrent résolument à l'eau en recommandant leur âme à Dieu.

Au milieu de la traversée, les forces manquent à l'un d'eux qui se noie ; un second allait en faire autant quand il fut recueilli par une embarcation anglaise ; le troisième, dont l'histoire trop souvent oublieuse a heureusement conservé le nom, Pierre LANYER dit LA PIERRE, natif des environs de Bordeaux, ne se laissa point décourager ni aller à la peur. Découvert par une barque anglaise qui lui donna la chasse, son habileté à plonger et à nager entre deux eaux le tira d'affaire et il aborda heureusement sur la plage près du lieu où le maréchal de Bassompierre, chargé de réunir l'armée de secours, avait son campement. On le vêtit aussitôt et on le conduisit au maréchal auquel il dit, le brave Gascon, ainsi qu'à tous ceux qui l'interrogèrent ensuite « que ce qu'il avait eu le plus à combattre en passant à la nage étaient les poissons qui s'entêtaient à lui vouloir happer certaines parties du corps comme friands asticots ».

Le roi Louis XIII, à son arrivée au camp, voulut voir LA PIERRE et, émerveillé de son intrépidité

et de sa bonne humeur, il le plaça dans ses gardes avec une pension viagère de 250 écus par an. Le brave La Pierre fut, pendant quelques mois, le lion de la France.

Déroute des Anglais.

Cependant Buckingham, comprenant que Toiras n'allait pas tarder à être vigoureusement secouru, se résolut à livrer un assaut général à la citadelle; mais Champagne repoussa vaillamment toutes les attaques; — alors Buckingham envoya un parlementaire à Toiras pour obtenir la faculté d'enlever ses morts, le prévenant qu'il allait lever le siège et attribuant tout l'honneur à la contenance et au courage de la garnison.

Buckingham leva le siège, en effet, mais trop tard pour lui, car, le lendemain même, l'armée de secours débarquait enfin dans l'île; à son approche les Anglais cherchent à se retirer dans la presqu'île de Loix, mais serrés de près par Bassompierre et pris en flanc par Toiras qui, avec tout ce qui lui restait de valide, — 400 hommes environ, — avait aussitôt exécuté une sortie, ils furent presque tous passés au fil de l'épée ou noyés.

Trois mille cadavres jonchaient la plage, et la mer en avait emporté autant; 5 colonels, 3 lieutenants-colonels, 150 capitaines et lieutenants avaient péri; lord Montjoie et les chefs de la cavalerie et de l'artillerie anglaise étaient parmi les prisonniers; tous les canons restaient entre nos mains ainsi que 45 drapeaux qui furent triomphalement transportés à Paris pour être déposés à Notre-Dame.

Après cette brillante affaire, le roi ne voulut point confier à d'autres qu'aux soldats de Champagne l'honneur de garder l'île de Ré qu'ils avaient si vaillamment conquise et défendue; de nombreuses récompenses furent distribuées et TOIRAS fut nommé bientôt après maréchal de France. Quand ce vaillant homme de guerre fut tué en 1636, dans le Milanais, ses soldats trempèrent leurs écharpes dans son sang, afin, disaient-ils, de se rendre invincibles.

Mordantes ripostes aux Espagnols.

En 1630 et 1631, Champagne alla guerroyer en Italie; ce fut, durant cette campagne, après un combat gagné par les nôtres contre les troupes espagnoles, très supérieures en nombre, que le général en chef de ces dernières, Légonez, fit dire au général français d'Harcourt qui venait de le battre, un contre cinq, que s'il était lui, Légonez, le roi de France, il lui ferait trancher la tête pour avoir hasardé sa petite troupe contre une si grande armée; à quoi le général d'Harcourt répondit aussitôt que s'il était lui, d'Harcourt, le roi d'Espagne, il lui ferait couper le col pour s'être si mal défendu avec une si grande armée contre une si petite troupe.

De 1633 à 1642, le régiment opère dans les Flandres et prend part aux sièges de Louvain, Landrecies, Maubeuge, Saint-Omer, Lillers, Hesdin, Arras et Aire.

Le colonel DE VARENNES, tué au siège de Louvain, fut remplacé par son frère qui fut tué, à son tour, devant Gravelines, en 1658.

En 1639, Champagne bat à plate couture une

partie de l'armée espagnole retranchée dans les marais près de Saint-Omer.

Au siège d'Arras, les Espagnols qui, à la faveur de nos troubles, étaient devenus maîtres de cette place et qui la regardaient, défendue par eux, comme imprenable, avaient écrit sur une des portes : « *Quand les Français prendront Arras, les souris mangeront les chats !* » Les Français prirent la ville et conservèrent cette inscription en effaçant simplement le *p* du mot *prendront*.

ORIGINE DE LA DEVISE DU RÉGIMENT

De 1642 à 1659, Champagne lutte encore contre les Espagnols, mais cette fois en Catalogne et dans le Roussillon.

En 1652, le corps dont faisait partie le régiment ayant été enveloppé à l'improviste par l'armée espagnole tout entière, fut taillé en pièces ou fait prisonnier. Champagne parvint seul à se faire jour et se jeta dans la petite place de Miradoux; son chef, le lieutenant-colonel LAMOTHE-VEDEL, sommé de se rendre, avec menace, s'il tardait trop, d'être pendu et de voir son régiment passé au fil de l'épée, se contenta de répondre cette simple et fière parole : « *Je m'en f... !* » qui, traduite en langage plus noble, devint la devise du corps, sous la forme : « *Je suis du régiment de Champagne !* » LAMOTHE-VEDEL justifia, d'ailleurs, la hauteur de sa réponse par une belle défense qui permit au secours d'arriver et de le dégager.

Le capitaine Chennevières. — Le soldat Lagorce.

De 1665 à 1679, le régiment prend part, dans

les Flandres et en Allemagne, à quatorze sièges ou combats. A la paix, il est dirigé sur le Languedoc et y travaille au canal de jonction des deux mers.

En 1683, Champagne est de nouveau sur la Sarre ; le 17 octobre, sa compagnie de grenadiers postée, sous les ordres du capitaine de Chennevières, dans un petit village, y est attaquée par 2,000 ennemis.

Chennevières, retranché dans l'église et le cimetière, s'y défend comme un lion ; forcé dans cette position et déjà atteint de deux blessures, il se réfugie dans les voûtes de l'église d'où il fait une fusillade enragée ; pour ne pas être étouffé par la fumée, il avait découvert la toiture. Ce brave capitaine ne se rendit que lorsqu'il eut épuisé toutes ses munitions, et encore ne le fit-il qu'à des conditions très fières.

Le nommé Lagorce, jeune et vigoureux soldat qui s'était signalé d'une façon toute particulière dans ce combat d'un contre dix, fut fait officier et se rendit célèbre plus tard en tuant de sa main, à la bataille de Steenkerque, le fameux général anglais Mac-Hay.

Champagne se couvre de gloire à Steenkerque.

De 1683 à 1692, le régiment se signale dans onze sièges et dans deux batailles rangées, la bataille de Fleurus, où son colonel, le comte Colbert de Sceaux, fut tué, et la bataille de Steenkerque où Champagne, voyant que la droite de l'armée menacée d'être prise en flanc allait être compromise, y court en franchissant les haies, tombe sur l'ennemi à la baïonnette,

l'enveloppe, en fait un carnage horrible et anéantit complètement les magnifiques gardes anglaises qui, seules, résistaient encore.

Ce brillant succès fut, à la vérité, chèrement payé : Champagne eut 67 officiers et plus de 200 soldats tués ou blessés; le colonel COLBERT DE BLAINVILLE était parmi ces derniers. Le roi, voulant témoigner sa satisfaction au régiment, lui laissa le choix de ses quartiers d'hiver, et Champagne alla prendre garnison à Saint-Omer, où il resta jusqu'au mois de juin 1693.

Batailles d'Hochstedt et de Malplaquet.

Champagne fit vaillamment son devoir aux deux batailles d'Hochstedt, la première (20 septembre 1703), si glorieuse pour nous, et la seconde (13 août 1704), si désastreuse.

Au début de celle-ci, l'ancien colonel du régiment, devenu général, le marquis DE BLAINVILLE, passant devant son ancien corps et faisant allusion aux membres de sa famille tués dans ses rangs, lui dit : « Régiment de Champagne, il te faut donc bien des Colbert ! » Il fut tué, en effet, ce jour-là au milieu de Champagne comme l'avaient déjà été ses deux frères aînés qui l'avaient précédé dans le commandement du régiment.

Le jour de Malplaquet, le régiment se trouvait au centre en première ligne; trois colonnes ennemies vinrent l'attaquer; il les prit en flanc, les chargea à la baïonnette et en avait déjà culbuté une grande partie quand les progrès de l'ennemi vers la droite le forcèrent à rétrograder; il fit sa retraite en bon ordre et se retira

sur Valenciennes; il était réduit de moitié et comptait plus de 50 officiers hors de combat. Mais, le lendemain, il eut du moins la gloire d'arborer sur son front de bandière 9 drapeaux qu'il avait pris la veille à l'ennemi.

Champagne en Italie.

En 1733, Champagne rejoint l'armée en Italie devant Pizzighetone; dès le lendemain, il entre dans la tranchée tambour battant et enseignes déployées; c'était là un usage qui n'était pratiqué que par Champagne seul et qui ne manquait certes pas de crânerie. Quelques jours après, le régiment enlevait la place.

L'année suivante, Champagne fit des prodiges de valeur à la sanglante bataille de Parme où il s'élança tête baissée sur une profonde colonne autrichienne, la rompit et lui tua 800 hommes ; mais il essuya de son côté des pertes fort sensibles et n'eut pas moins de 54 officiers, y compris le colonel duc DE LA TRÉMOUILLE, le lieutenant-colonel et tous les commandants de bataillon tués ou blessés.

Encore « Un contre dix ! »

Le 18 septembre 1743, en Bohême, la compagnie de grenadiers du régiment soutint un combat acharné contre 1,500 hussards autrichiens.

Complètement enveloppés, nos hommes combattaient à coups de crosse et de baïonnette ; à force d'énergie et de sang-froid, ils parvinrent à gagner une maison où ils se retranchèrent et forcèrent enfin les hussards à lâcher prise.

Les quatre officiers de la compagnie perdirent

la vie dans cet héroïque combat : c'étaient MM. DE MONTFORT, LE CAMUS, TERLONGE et JOSEPH. Presque tous les grenadiers furent frappés.

A la fin de cette année-là, Champagne prit ses quartiers d'hiver à Terbach où il perdit, en l'espace de quelques mois, 500 hommes par les maladies et la misère.

Le sergent Bienvenu.

En mai 1743, l'armée commença la retraite de Bohême après un séjour de deux ans dans ce pays néfaste, où elle avait été décimée surtout par les fièvres et les privations.

Le maréchal de Broglie, prévenu que les Autrichiens vont s'emparer de Deckendorf, y envoie le 3e bataillon du régiment qui se trouvait réduit à 80 hommes. A son arrivée, la place était déjà envahie et le bataillon eût été pris sans l'extrême bravoure des soldats et l'énergie des capitaines DARIMONT et CHAUVIGNY. Dans ce péril extrême, DARIMONT assemble ses hommes et leur rappelle qu'ils sont du régiment de Champagne ; ces mots magiques produisent leur effet habituel.

A la faveur du feu de quinze grenadiers postés dans une tour en ruines sur la rive du Danube, on rétablit le pont qui venait d'être incendié et sous les yeux de l'ennemi émerveillé de tant d'intrépidité, le bataillon traverse le fleuve. Restaient les quinze grenadiers commandés par le sergent BIENVENU. Le général en chef autrichien, apprenant qu'il y avait encore à Deckendorf un poste qui tenait ferme, le fit sommer de se rendre. Le brave BIENVENU ne voulut remettre la

tour qu'à la condition qu'on lui permettrait de rejoindre son drapeau avec ses quinze hommes, ce qu'il obtint.

Après cette pénible retraite, le régiment repassa le Rhin et, quand les Autrichiens se présentèrent pour tenter de franchir ce fleuve à leur tour, leur entreprise échoua par la magnifique défense que fit dans la redoute de Rheinweiler un piquet du régiment, sous les ordres du capitaine DE JARENTE et du lieutenant LIOUVILLE.

Merveilleux traits d'intrépidité.

En 1746, Champagne est encore une fois envoyé dans les Flandres et y fait le siège de Namur. Pendant une de ses gardes de tranchée, le fort Ballard fut pris en plein jour par quatre officiers dont deux étaient du régiment, le capitaine D'AMÈRE et l'aide-major DE LAUNAY. Nos quatre braves sautèrent seuls par dessus les retranchements et firent mettre bas les armes à la garnison qui, ne pouvant croire à tant de confiance et d'audace, les supposait suivis.

Quelques années plus tard, dans la Hesse, le capitaine des grenadiers de Champagne, DE GEOFFRE, s'empara à peu près de la cascade de Cassel, sorte de tour en pierres de taille abordable d'un côté seulement par un escalier de plus de 400 marches et défendue par une compagnie anglaise. DE GEOFFRE, suivi de quelques hommes de bonne volonté, marcha froidement à l'escalier, franchit les obstacles qui en barraient l'entrée et, malgré une grêle de balles et de pierres, parvint jusqu'au haut de la tour, où il renversa d'un coup d'épée le capitaine

anglais qui essayait de s'opposer à son passage et fit mettre bas les armes à la garnison frappée de stupeur.

DÉDOUBLEMENT DU RÉGIMENT DE CHAMPAGNE

De 1759 à 1762, le régiment guerroya en Allemagne et y eut quelques épisodes particuliers qui méritent d'être signalés.

En 1760, le capitaine DE VERTEUIL, détaché avec 200 hommes à la garde du château d'Arenstein, y fut vainement attaqué par 6,000 ennemis.

En 1761, un détachement, aux ordres du commandant de bataillon DE LAUNAY, s'empara de vive force de Duderstadt.

Le 7 novembre de la même année, l'énigmatique chevalier d'EON, à la tête des grenadiers du régiment, attaqua et mit en fuite près de Minsloff tout un corps écossais.

A la paix, en 1763, Champagne fut envoyé à Cambrai.

En 1765, le régiment alla en Corse et y prit part à toutes les opérations qui amenèrent la pacification et la soumission complète de l'île, où il séjourna pendant quatre ans ; il y perdit le capitaine CHAMISSO et le lieutenant DE BEXON, tués au combat de Ponte-Nuovo.

A sa rentrée, il alla tenir successivement garnison à Metz, Landau, Thionville, et enfin à Calais.

C'est dans cette dernière ville qu'il fut dédoublé par ordonnance du 25 mars 1776, et partagé en deux régiments, Champagne et Austrasie, qui prirent respectivement en 1777 les numéros 7 et 8.

RÉGIMENT D'AUSTRASIE
(1776-1791)

Les destinées du régiment d'Austrasie furent courtes, mais brillantes; formé tout d'abord sous le titre de Ponthieu, avec les 1er et 3e bataillons de Champagne, le 25 mars 1776, il prit, le 31 du même mois, le nom d'Austrasie qui convenait mieux au dédoublement de l'ancien régiment de Champagne.

Austrasie s'illustre dans l'Inde.

Le régiment s'embarqua au commencement de l'année 1781 sur la flotte de l'illustre bailli de Suffren qui le transporta dans l'Inde, où l'attendait une gloire immortelle. Il allait lutter presque seul pendant dix-huit mois, dans ce lointain pays, contre toutes les forces des Anglais.

Le 19 février 1782, après quelques rencontres en mer avec les vaisseaux anglais, le régiment débarque près de Pondichéry et marche aussitôt sur la ville de Gondelour qu'il emporte d'assaut et dont la garde lui est confiée. Ce poste était de la dernière importance puisqu'il était le seul point où l'illustre Suffren pût trouver un mouillage assuré et un appui pour ses vaisseaux.

Au mois de juillet, un détachement d'Austrasie, fort de 1,200 hommes, s'embarque sur la flotte, prend part au combat naval de Nagapatman, puis va assiéger Trinquemale qu'il force à capituler le 30 août; il y laisse garnison et rentre

aussitôt à Gondelour que le régiment va préserver pendant un an contre toutes les tentatives des Anglais.

Combat de Gondelour.

Cependant les Anglais, ayant reçu de nombreux renforts, vinrent en juin 1783, au nombre de 14,000, mettre le siège devant Gondelour. Le comte de Bussy, commandant des troupes françaises dans l'Inde qui ne comptaient que 7,000 hommes seulement, se plaça bravement entre les remparts de la place et l'armée anglaise.

Le 13 juin, un combat très vif s'engagea. — Bussy, à la tête d'Austrasie, attaqua avec une audace extrême un corps de troupes anglaises; mais, emporté par son élan, il s'éloigna assez du gros de l'armée pour qu'une autre colonne ennemie pût le prendre en flanc et par derrière. Lorsqu'il voulut rallier le gros de ses forces, le brave Bussy s'aperçut que le chemin lui était fermé : « Soldats, s'écria-t-il, dans cette extrémité, souvenez-vous que vous êtes des enfants de Champagne! » Ces mots, ce souvenir produisent un effet électrique. Austrasie se précipite avec rage sur les Anglais, les renverse, les écrase et reprend, à la pointe de la baïonnette, son poste de bataille sur les glacis de Gondelour.

Dans cette brillante affaire, le régiment eut 10 officiers tués et 12 blessés; parmi ces derniers était le lieutenant-colonel de Villeneuve qui mourut peu de jours après des suites de ses blessures. Le nombre des sous-officiers et soldats tués ou blessés était de 230.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle que la

paix était signée en Europe, et les hostilités cessèrent aussitôt.

Austrasie reste à Gondelour, qu'il avait si vaillamment défendue, jusqu'en décembre 1783; il passa l'année 1784 à Pondichéry, puis retourna à l'Ile-de-France qu'il quitta au printemps de 1785 pour rentrer dans la mère-patrie. A sa rentrée en France, il alla tenir garnison à Grenoble, puis à Besançon.

Le 1er janvier 1791, une loi ayant établi la nouvelle organisation de l'armée et prescrit la suppression des noms portés jusque-là par les différents corps, le régiment d'Austrasie devint le 8e régiment de ligne.

PREMIER 8e RÉGIMENT DE LIGNE

(1791-1796)

De janvier 1791 à février 1796, le 8e régiment d'infanterie contribua largement aux gigantesques efforts qu'eut à faire alors la nation française pour sauver la patrie en danger; il prit une part glorieuse à vingt-neuf combats, sièges ou batailles et, entre autres, à la bataille de Nerwinden et à la prise de Nimègue.

Malheureusement, les renseignements détaillés sur les faits individuels ou collectifs plus particulièrement honorables pour le régiment, durant cette immortelle période où la France menacée et assaillie de toutes parts émerveilla le monde par son indomptable énergie, nous font défaut; — mais nous pouvons du moins consigner ici, avec orgueil, que le 8e de ligne fut au nombre des corps, qui, en ces jours de suprêmes angoisses, surent, par leur vaillante conduite, « *bien mériter de la patrie!* »

En 1794, par suite d'une nouvelle réorganisation de l'armée, les régiments avaient pris la dénomination de *demi-brigades,* mais la 8e demi-brigade ne put être formée à ce moment-là à cause de la trop grande dispersion des éléments qui devaient en faire partie.

Ce ne fut qu'en février 1796 qu'un nouvel embrigadement ayant eu lieu, la 8e demi-brigade fut effectivement constituée.

8e DEMI-BRIGADE

(1796-1803)

Du 19 février 1796 au 24 septembre 1803, date à laquelle les corps reprirent définitivement le titre de régiment, la 8e demi-brigade se signala dans 21 combats et surtout à la célèbre bataille de Hohenlinden, dont le nom brille à si juste titre sur le drapeau du régiment.

Le grenadier Aubert.

Le 25 août 1800, le lendemain du combat d'Offenbourg, il se passa près du village de Grissen une affaire chevaleresque entre le grenadier Aubert de la 8e demi-brigade et un soldat autrichien du corps des Manteaux-rouges.

La compagnie de grenadiers du 2e bataillon se trouvant postée à la lisière du village de Grissen, il s'engagea entre elle et une troupe ennemie qui occupait un village voisin une assez vive fusillade. Les grenadiers avaient reçu l'ordre formel de ne pas quitter leur poste pour courir sus à l'ennemi ; celui ci, ignorant cette circonstance et attribuant à une toute autre cause l'attitude passive de cette compagnie, en prit occasion pour l'insulter. — Un soldat du corps des Manteaux-rouges, parlant français, s'approcha plus près que les autres en proférant des paroles outrageantes. Le grenadier Aubert, brave et excellent soldat, lui proposa aussitôt d'en finir avec les insultes que les Autrichiens se permettaient gratuitement à l'égard de sa compagnie, en réglant l'affaire à

eux deux par un combat singulier au fusil. Le Manteau-rouge accepta et les deux adversaires se placèrent sur la grande route à 150 pas l'un de l'autre.

A cet instant, la fusillade cessa des deux côtés, car l'attention de tous était attirée sur les deux combattants. Les armes à feu avaient très peu de précision à cette époque ; aussi, quoique le grenadier Aubert, après avoir tiré, marchât chaque fois sur son adversaire et s'exposât ainsi davantage, trois coups de fusil furent d'abord tirés de part et d'autre sans résultat ; enfin, au quatrième coup, le Manteau-rouge tomba pour ne plus se relever. Electrisés par l'exemple de leur camarade, tous les grenadiers sollicitèrent la permission d'aller provoquer l'ennemi et de le combattre corps à corps ; mais l'ordre de ne pas quitter le poste était formel, et l'autorisation ne put leur en être accordée.

Le brave grenadier Aubert reçut un fusil d'honneur en récompense de sa noble intrépidité.

Bataille de Hohenlinden.

Le 3 décembre 1800, jour de la célèbre bataille de Hohenlinden, la division Richepanse, dont faisait partie la 8e demi-brigade, formait l'extrême droite de l'armée française.

La veille, le général en chef Moreau, prévoyant que les Autrichiens allaient commettre la faute de l'attaquer dans la vaste forêt où il avait su les attirer, avait donné mission au général Richepanse de prendre l'ennemi à revers, au moment où celui-ci, débouchant du bois dans la large éclaircie qu'occupaient notre centre et notre gau-

che, viendrait se heurter de front contre nos troupes.

Le 3 décembre, à 7 heures du matin, Richepance se met en marche par des chemins impraticables et couverts de neige vers Mattemboët, son objectif ; il ne tarde pas à donner dans un corps ennemi qui flanquait la gauche des Autrichiens. Laissant la brigade Drouet pour le contenir, il continue sa route à la tête des 8e et 48e demi-brigades ; arrivé au village, il le trouve occupé par les cuirassiers de Nassau, les fait prisonniers, traverse Mattemboët et se forme en bataille au débouché : mais bientôt cerné par des forces supérieures, il confie au général Walther et à la brave 8e, sur laquelle il savait qu'il pouvait compter, le soin de leur tenir tête et, suivi par la 48e, il s'élance l'épée à la main contre l'entrée du bois solidement occupée ; ni la fusillade, ni la mitraille ne l'arrêtent ; une colonne de grenadiers hongrois s'avançant sur lui au pas de charge, Richepanse se retourne, jette les yeux sur ses soldats et leur crie : « Que dites-vous de ces gens-là ? — Ils sont morts ! » répond tout d'une voix la 48e qui, prompte comme la foudre, se précipite tête baissée sur la colonne ennemie, la culbute et la met en déroute. — A ce moment, on entendit des cris confus à l'autre extrémité de la forêt ; c'était l'intrépide Ney qui refoulait de son côté les Autrichiens dans le bois. — Ney et Richepanse se rejoignent et s'embrassent aux acclamations des troupes. L'ennemi est débandé.

Richepanse vole au secours de l'héroïque 8e, qu'il avait laissée aux prises un contre cinq, mais qui n'en avait pas moins su, elle aussi, cueillir

sa bonne part de lauriers ; il trouve le vaillant général Walther grièvement blessé, porté par ses soldats, mais le visage rayonnant de joie d'avoir contribué à une si éclatante victoire.

Parmi les braves de la 8e demi-brigade qui se signalèrent plus particulièrement durant cette mémorable journée, on doit citer surtout le sergent THULOT qui se précipita sur une pièce de canon au moment où le feu allait y être mis, tua le canonnier qui tenait la mèche et, aidé de quelques camarades, emmena triomphalement ce trophée dans nos rangs.

Trois braves.

Au mois d'août 1801, nous retrouvons la 8e demi-brigade devant Boulogne où elle repousse toutes les tentatives que font les Anglais pour prendre pied sur le littoral.

Dans ces divers engagements, le sergent BEAUDIN et les soldats JARRY et BOURGOGNE se signalèrent d'une façon toute spéciale.

Le 17 août, jour du bombardement, le sergent BEAUDIN ne quitta un bateau sur lequel il était monté pour signaler l'approche des Anglais, que lorsque ce bateau eut été coulé ; le 27, le même sergent ayant le premier aperçu l'ennemi qui cherchait à débarquer dirigea si bien le tir d'une batterie près de laquelle il avait été placé en soutien avec ses hommes, qu'il força les Anglais à reprendre le large.

Le soldat JARRY fit preuve, ce même jour, d'une grande intelligence et de beaucoup d'initiative en postant on ne peut plus avantageusement ses camarades pour le combat ; il leur donna, en outre,

l'exemple du plus intrépide sang-froid en allant tuer de sa main plusieurs Anglais qui s'étaient déjà accrochés aux filets d'abordage.

Bourgogne, qui s'était déjà fait remarquer le 17 août, eut dans cette deuxième journée la jambe brisée par deux coups de biscaïen et n'en continua pas moins à combattre comme un lion, assommant avec des boulets tous les Anglais qui se présentaient à sa portée.

RÉCOMPENSES NATIONALES ACCORDÉES A LA 8e DEMI-BRIGADE

Par application de l'arrêté des Consuls sanctionnant l'institution de récompenses nationales à accorder à la valeur militaire, les sergents Thulot, Barath, Beaudin et les soldats Aubert, Jarry et Bourgogne, tous de la 8e demi-brigade, reçurent des armes d'honneur et furent, par suite, le 19 mai 1802, nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

SECOND 8e RÉGIMENT DE LIGNE

(1803-1820)

Le 24 septembre 1803, les corps quittèrent la dénomination de demi-brigade pour reprendre le titre de régiment qu'ils ont toujours conservé depuis.

L'année 1805 vit commencer pour nos armes une longue série d'immortels triomphes dont le 8e de ligne sut prendre sa bonne part. Placé dans la 1re division (général Rivaud) du 1er corps de la Grande Armée, le régiment concourut d'abord glorieusement à la courte mais magnifique campagne de 1805 qui, en vertu d'un décret impérial, fut comptée double à tous ceux qui y prirent part.

Le 8e de ligne à Austerlitz.

C'est le 2 décembre 1805 qu'eut lieu la grande et immortelle bataille d'Austerlitz.

..... Il est une heure de l'après-midi; le maréchal Soult vient d'enlever brillamment le plateau de Pratzen. Les Russes comprenant, mais trop tard, l'importance capitale de cette position, essaient de la reprendre avec des forces considérables, l'élite de leur armée.

La lutte prend bientôt un caractère formidable; la division Rivaud, qui vient d'être conduite sur le plateau par Napoléon en personne, soutient avec une extrême vigueur le choc des forces supérieures qui l'assaillent de toutes parts. Le 8e de ligne, attaqué par une partie de la garde impériale russe, réussit à prendre l'offen-

sive, enfonce les rangs ennemis et contribue ainsi, sous les yeux mêmes de l'empereur, aux splendides résultats de la plus belle victoire des temps modernes.

CAMPAGNE DE 1806

En 1806, la division Rivaud entra de nouveau en campagne avec la Grande Armée.

Le 14 octobre, eurent lieu simultanément les deux célèbres batailles d'Iéna et d'Auërstaedt, où les armées prussiennes furent écrasées ; Napoléon, résolu à les anéantir complètement, lança ses troupes à la poursuite des quelques corps ennemis qui avaient pu échapper au désastre.

Le 8e de ligne se distingue au combat de Halle.

Le 17 octobre, la division Rivaud prend part au combat de Halle, où les réserves prussiennes sont à leur tour mises en déroute. Ces réserves, fortes de 20,000 hommes, avaient pris position sur les hauteurs au débouché de Halle; les Français, au nombre de 8,000 seulement, les y attaquent sans hésiter. Le 8e de ligne traverse la ville au pas de charge, escalade les hauteurs et s'empare d'une batterie d'artillerie. On se bat de part et d'autre avec acharnement; enfin les Prussiens cèdent et battent en retraite; le 8e les poursuit et s'empare successivement des villages de Diénitz, de Peissen et de Rabatz; la cavalerie ennemie le charge à plusieurs reprises, mais sans ralentir sa marche et ses succès; la poursuite dura jusqu'à la nuit.

34 pièces de canon et 5,000 prisonniers restèrent ce jour-là entre les mains de nos troupes.

Le régiment fut cité dans le 11e bulletin de la Grande Armée pour sa brillante conduite dans cette affaire.

Le 8e de ligne à l'abordage.

De toutes les forces prussiennes il ne restait plus qu'un corps de 22,000 hommes commandé par Blücher qui était allé se retrancher dans Lubeck, où nos troupes coururent l'attaquer.

Chemin faisant, le 8e de ligne prend part au combat de Brewitz (4 novembre) et y fait si vaillamment son devoir qu'il obtient de nouveau l'honneur d'être cité dans le 29e bulletin de la Grande Armée. En approchant de Lubeck, le général Rivaud apprend qu'un corps suédois s'est embarqué dans cette ville pour descendre la Trave et retourner en Suède; il charge aussitôt le 8e de ligne d'aller l'enlever. Arrivé sur les bords de la rivière, le régiment aperçoit, en effet, toute une flottille en train de descendre le cours d'eau; c'étaient trois bataillons suédois dont un de la garde royale. Le colonel Autié saute avec ses grenadiers dans des barques de pêcheurs amarrées au rivage et s'élance hardiment à l'abordage des bateaux ennemis. Le choc fut violent, mais court; les Suédois, après une résistance des plus vives, se rendirent à discrétion. D'un seul coup de filet, c'est le cas de le dire, les braves du 8e venaient de faire 1,500 prisonniers.

Prise de Lubeck (6 novembre).

Après ce hardi coup de main, le régiment marcha sur Lubeck dont la prise allait exiger les

plus rudes efforts. A l'arrivée du 8e, une des portes de la ville venait d'être forcée et le régiment s'engagea aussitôt dans les rues hérissées de barricades couvertes de soldats ennemis.

Les Prussiens défendent le terrain pied à pied ; à chaque angle de rue, ils continuent de combattre avec un courage opiniâtre; vingt fois nos hommes se trouvent jetés au milieu de leurs adversaires tant les rangs sont pressés, tant la mêlée est furieuse; mais malgré tous les efforts d'un ennemi tenace et bien dirigé, les Français se voient bientôt maîtres de la Grande-Place sur laquelle nos troupes reprennent un moment haleine; la lutte recommence ensuite avec un nouvel acharnement. Le 8e reçoit l'ordre d'aller s'emparer de la porte de Hanovre encore au pouvoir de l'ennemi. Cette porte était protégée par le fort de Muhlen que défendaient le régiment de Tschammer et un bataillon de grenadiers; postés dans le fort et sur les remparts de la ville dont ils avaient retourné les canons contre celle-ci, les Prussiens accueillent le régiment par un feu terrible, mais sans parvenir à ralentir son élan; un bataillon sous les ordres du commandant Aymard (depuis général de division) enfonce une poterne, grimpe à l'assaut des remparts, saute sur les canons et prend tous ceux qui les défendent.

Là finit le combat; les Français étaient vainqueurs sur tous les points. L'état-major de Blücher fut pris en entier dans son logement; Blücher lui-même n'eut que le temps de se sauver avec son fils et les débris de son corps d'armée; poursuivi aussitôt par le général Rivaud, il fut forcé de capituler le lendemain avec les

12,000 hommes qui lui restaient. Les forces militaires de la Prusse étaient ainsi complètement anéanties et devaient mettre plus d'un demi-siècle à se relever de ce désastre sans précédent.

Par l'ordre du jour du 9 novembre 1806, l'empereur témoigna sa vive satisfaction, pour leur brillante conduite, aux troupes qui avaient combattu à Lubeck.

CAMPAGNE DE 1807

Admirable trait de dévouement du soldat Vallé.

Durant la glorieuse campagne de 1807, le 8e de ligne prit une part active aux combats de Grandentz (16 janvier), de Liebstadt (24 janvier), de Mohrungen (25 janvier), d'Ostrolinka (16 février), au siège de Dantzig (du 18 mars au 24 mai) et à la bataille de Friedland (14 juin).

En récompense de sa bravoure et de son entrain à Mohrungen, le régiment fut cité dans le 54e bulletin de la Grande Armée dans les termes suivants :

« Le 25 de ce mois, à midi, la division ennemie paraissant forte de 12,000 hommes, on en vint bientôt aux mains. Le 8e régiment de ligne se précipita sur les Russes avec une valeur inexprimable ; les ennemis furent mis dans une déroute complète et poursuivis pendant quatre lieues. »

Au siège de Dantzig, il se passa un acte admirable d'intrépide dévouement.

Le jour où devait avoir lieu l'assaut, les troupes furent établies de bonne heure au pied des ouvrages à escalader : trois énormes poutres, suspendues par des cordes au sommet des talus,

étaient prêtes à rouler sur les assaillants ; un brave soldat dont l'histoire a conservé le nom, François VALLÉ, offrit d'aller couper les cordes qui soutenaient ces poutres afin d'en opérer la chute avant l'assaut. Muni d'une hache, il grimpa le long des escarpes gazonnées, coupa les cordes et ne fut atteint d'une balle, qui heureusement ne le frappa pas mortellement, qu'au moment où il terminait cet acte d'héroïsme.

A la bataille de Friedland, le 8e de ligne n'eut qu'un rôle passif ; il faisait partie des divisions de réserve au centre desquelles l'empereur se tint de sa personne durant toute l'action.

L'histoire rapporte que tandis que Napoléon observait attentivement le champ de bataille, un boulet passa à la hauteur des baïonnettes et un soldat, par un mouvement instinctif, baissa la tête : « Si ce boulet t'était destiné, lui dit l'empereur en souriant, tu aurais beau te cacher à 100 pieds sous terre, il irait t'y chercher. » Napoléon faisait entendre par là que la destinée frappe indistinctement le lâche et le, brave et que le poltron qui se cache se déshonore inutilement.

Le 8e de ligne en Espagne (1808-1813).

Tandis qu'en Allemagne nous remportions succès sur succès, les troupes que nous avions en Espagne s'étant tout à coup trouvées aux prises avec une insurrection générale de toute la péninsule essuyèrent d'assez graves échecs. Napoléon, à la nouvelle de ces revers inattendus, s'écria : « J'avais envoyé aux Espagnols des agneaux qu'ils ont dévorés ; je vais leur envoyer

des lions qui les dévoreront à leur tour ! » et il fit passer d'Allemagne en Espagne plusieurs corps de la Grande Armée, entre autres le 1er corps dont le 8e de ligne faisait toujours partie.

Pendant les cinq années que le régiment passa en Espagne, il prit part à dix-neuf actions de guerre et principalement aux batailles d'Espinosa, de Talaveyra et de Chiclana ; au siège et à la prise de Madrid.

A la bataille de Chiclana, le 5 mars 1811, le régiment eut la douleur de perdre son brave colonel AUTIÉ qui, depuis longtemps à sa tête, lui donnait l'exemple des plus belles vertus militaires et qui tomba des premiers, ce jour-là, mortellement atteint.

CAMPAGNE DE FRANCE (1814).

Rentré d'Espagne au moment de la première invasion, le 8e de ligne prit part à la mémorable campagne de France, notre avant-dernier et glorieux effort dans la formidable lutte qui dura près d'un quart de siècle entre la France seule d'un côté et l'Europe entière de l'autre.

Le régiment combattit à Bar-sur-Aube (27 février), à Arcis-sur-Aube (20 et 21 mars) et enfin à Vitry-le-François (25 mars).

Le 4e bataillon du 8e de ligne n'avait pas suivi le régiment en Espagne et était resté détaché en Allemagne ; il se distingua aux combats de Ratisbonne et d'Ebersberg, aux batailles d'Essling et de Wagram (1809); et enfin à la défense héroïque de Dantzig (1814).

8e RÉGIMENT DE LIGNE ACTUEL

Formé le 21 novembre 1820 en exécution de l'ordonnance du 23 octobre précédent, le 8e de ligne actuel qui a su et saura toujours et partout se montrer digne de ses aînés. alla cueillir ses premiers lauriers là même ou justement, dix ans auparavant, son prédécesseur immédiat avait accompli ses derniers exploits.

CAMPAGNE D'ESPAGNE

(Du 9 mars au 4 décembre 1823.)

Durant cette campagne, le 8e de ligne — colonel DE SALPERWICK — fit partie de la 3e brigade de la 9e division — général de Damas — de l'armée des Pyrénées.

Combat de Castel-Tessol.

Au combat de Castel-Tessol (17 mai), où après une résistance acharnée de quatre heures l'ennemi dut abandonner toutes ses positions, les compagnies d'élite du 2e bataillon du 8e de ligne se distinguèrent particulièrement en enlevant avec le plus grand entrain un mamelon à pic que couronnait une ferme solidement occupée par les Espagnols.

A la suite de cette brillante affaire, le capitaine GOUFFÉ, le lieutenant BALDRAM, le sous-lieutenant VIDAL, le sergent MARRO et le voltigeur ROY furent cités à l'ordre du jour.

Le voltigeur ROY qui, après l'enlèvement de la

ferme où il était arrivé le premier, était allé résolument se poster sur un monticule découvert afin de pouvoir mieux riposter à son gré au feu de l'ennemi, fut, outre sa citation, décoré de la Légion d'honneur.

Combat de Wich.

Le 25 mai, à 5 heures du matin, 3 000 Espagnols commandés par le fameux Mina essaient de s'emparer par surprise de la ville de Wich, occupée par le 3e bataillon du régiment. L'alarme est aussitôt donnée et chacun se porte à son poste de combat ; la fusillade éclate bientôt de toutes parts ; sur ces entrefaites la compagnie de voltigeurs, qui rentrait de faire une reconnaissance, tombe au milieu de la ligne ennemie. Mina la fait aussitôt envelopper par sa cavalerie ; les voltigeurs se forment en carré et continuent, en combattant, leur marche vers la place ; le sergent Coppel tue, aux portes mêmes de la ville, le commandant de la cavalerie espagnole, et la compagnie, dégagée par une sortie d'une partie de la garnison, entre enfin dans Wich.

Le capitaine des voltigeurs, M. Pitel, et 30 de ses hommes avaient été blessés dans cette échauffourée ; M. Dupleix, sous-lieutenant, qui faisait partie des troupes de sortie, fut tué en dégageant les voltigeurs.

Cependant Mina redouble d'efforts pour se rendre maître de la ville, mais aucune de ses tentatives ne lui réussit. Dans une dernière attaque, le général Porraquin, chef d'état-major de Mina, ayant été grièvement blessé au moment où il cherchait à ramener au feu ses soldats ébranlés,

Mina, désespérant de venir à bout d'une garnison qu'il avait espéré enlever sans coup férir, donna le signal de la retraite et se réfugia dans les montagnes. La lutte avait duré sept heures.

La défense d'une ville aussi étendue contre des forces quadruples par une si faible garnison, fit le plus grand honneur aux troupes qui y prirent part. Le sergent COPPEL fut cité à l'ordre du jour et décoré.

Beau trait d'intrépide sang-froid.

Un autre brave qui mérita, lui aussi, ce jour-là de voir son nom inscrit dans les annales du corps, c'est le voltigeur IGONET. Pendant que sa compagnie, enveloppée par les cavaliers de Mina, luttait pour rentrer dans Wich, IGONET tua un soldat espagnol en lui enfonçant sa baïonnette dans le ventre, puis se replia tranquillement en continuant son feu ; il avait déjà fait une trentaine de pas lorsqu'il s'aperçut que sa baïonnette était restée plantée dans le corps de son adversaire ; aussitôt, malgré les instances de ses camarades et la fusillade de l'ennemi, il alla froidement reprendre son arme là où elle était demeurée. L'énergique IGONET eut ses habits criblés de balles, mais revint heureusement sain et sauf de sa périlleuse expédition.

Il serait difficile de citer un plus bel exemple de calme intrépidité !

Siège d'Urgel.

Le 2e bataillon, seul, prit part au siège d'Urgel (18 septembre) et s'y distingua surtout en re-

poussant vigoureusement une sortie désespérée de la garnison qui capitula le lendemain.

Furent cités pour leur brillante conduite au siège d'Urgel : MM. le commandant LE BLANC ; les capitaines THIBAULT et D'HUSLABORDE ; les lieutenants BALDRAM et ONFRAY ; les sous-officiers BACLÉ, FÉDÉ, DE LA JARRIÈTTE et le caporal MOUNAC.

Combat de Llado.

On donna ce nom à une série d'engagements qui eurent lieu près du village de Llado entre 3,000 Espagnols commandés par Fernandez et 1,800 Français sous les ordres du général de Damas. Le but de l'ennemi était de s'emparer du fortin qui barre sur ce point la route de Figuières ; le 5e de ligne et le 1er bataillon du 8e, chargés de mettre obstacle à cette entreprise, s'acquittèrent si bien de leur mission qu'après diverses rencontres partielles, — les seules possibles dans ce pays excessivement couvert et tourmenté, — des 3,000 Espagnols de Fernandez, il ne restait plus trace le deuxième jour ; 700 avaient été mis hors de combat, 2,000 étaient prisonniers, le reste s'était enfui.

Les pertes de notre 1er bataillon devant Llado furent de 40 tués et de 90 blessés. Parmi les morts, figuraient le capitaine DESHÉROS et le lieutenant CLAVAROCHE.

Furent cités comme s'étant particulièrement distingués dans ces rencontres : MM. le commandant RICHARD ; — les capitaines CAMPION, CHAMBELLAN, RAFFIN, SIMON, DRONCHART, SAINT-SAINTIN ; — les lieutenants et sous-lieutenants

Méiffren, Perrioud, Charcot, Parry de Malleyrand, Ribrocchi et Faure ; — les sous-officiers Parraud, Chiffaut, Poque, Azaïs, Bordier et Lefebvre ; — les caporaux Couturier, Ollivier, Faustin et Amagat ; — et les soldats David, Ginet et Moulins.

EXPÉDITION DE MORÉE

(Du 14 août 1828 au 31 mars 1829.)

Les Grecs, ayant essayé de secouer la domination ottomane, avaient été vaincus par les Turcs et les Egyptiens réunis : — l'Europe prit alors fait et cause pour les Grecs ; la flotte turque fut anéantie en 1827 à Navarin et l'année suivante une armée française alla chasser les Turcs de la Morée. Le régiment fit partie de cette expédition durant laquelle les Turcs ayant cédé presque partout sans faire résistance, nos troupes eurent peu à souffrir du feu de l'ennemi, mais furent fortement éprouvées par les fatigues et par les maladies qui ne réussirent pas, d'ailleurs, à affaiblir un seul instant leur énergie et leur entrain.

CAMPAGNE DE BELGIQUE

(1831 et 1832)

La Belgique s'étant, — en 1830, — violemment séparée de la Hollande avec laquelle elle formait le royaume des Pays-Bas et cette séparation ayant été acceptée par les puissances européennes, le gouvernement français résolut d'empêcher les Hollandais de ressaisir ce qu'ils avaient perdu. Une armée commandée par le

maréchal Gérard et dont faisait partie le 8e de ligne marcha, dans les premiers jours d'août 1831, à la rencontre des Hollandais qui s'avançaient à grands pas sur le territoire belge et que l'approche de nos troupes suffit pour faire rentrer aussitôt dans leurs limites. Le but se trouvant ainsi atteint, sans coup férir, l'armée française repassa la frontière.

Siège d'Anvers.

Cependant les Belges, qui avaient repris possession de la ville d'Anvers, ne pouvant réussir à s'en faire remettre la citadelle restée au pouvoir des Hollandais, les hostilités ne tardèrent pas à recommencer. L'armée française entra de nouveau en campagne et vint mettre le siège devant cette redoutable citadelle qui tient complètement à sa merci la ville d'Anvers et la navigation de l'Escaut.

Le 30 novembre 1832, le régiment prit position sur la rive gauche du fleuve, le long des digues de Doël.

Le 6 décembre, à 10 heures du matin, un capitaine de vaisseau hollandais, envoyé par l'amiral commandant la flotte, vint prévenir le colonel du 8e que l'escadre allait ouvrir le feu sur nos batteries, et il ajouta qu'au bout d'un quart d'heure le régiment serait prévenu par un coup de canon à poudre immédiatement suivi d'un tir à boulets. Le colonel mit sa montre à l'heure de l'obligeant capitaine, et, effectivement, quinze minutes après le départ de ce dernier, le feu commença. Tout le régiment était sous les armes s'attendant à un débarquement et prêt à le re-

pousser, mais les Hollandais ne jugèrent pas à propos de le tenter ce jour-là, et cela tint, sans doute, à ce que, dès le début de l'action, l'amiral hollandais fut tué par un boulet parti du fort de la Perle, qu'occupait une partie de notre 2e bataillon.

Tout se borna donc à un vif échange de bombes et d'obus qui dura jusqu'à la nuit. Le régiment eut quelques tués et blessés parmi lesquels le fourrier Massiaux et le soldat Petit, qui avaient été placés en observation au delà des digues et qui eurent, le premier, le bras droit et le second la cuisse gauche emportés par le même boulet. Ces deux militaires furent cités à l'ordre du jour.

Combat de Doël.

Le régiment était établi le long des digues, sur un espace très étendu, au milieu de terrains partiellement inondés; son poste avancé était placé dans une petite maison isolée, située à l'extrémité d'une longue digue sur les bords mêmes de l'Escaut.

Le 23 décembre 1832, jour où la citadelle d'Anvers se rendit, l'amiral hollandais, nouvellement placé à la tête de l'escadre, tenta un débarquement auquel nos troupes s'attendaient d'autant moins qu'elles savaient la citadelle complètement aux abois. — A la faveur du brouillard, les Hollandais, au nombre de 1,500 environ, prirent pied près du fort de Lieftembach, qui leur appartenait, et s'avancèrent aussitôt le long des digues, vers la maison isolée qu'occupaient 25 hommes du 8e, commandés par un officier; celui-ci ayant cru distinguer, à travers la brume,

une troupe en mouvement, envoya le sergent Jousserant avec quatre hommes pour la reconnaître ; c'était un détachement commandé par un capitaine et précédant d'une centaine de pas environ la colonne de débarquement. Le capitaine hollandais cria au sergent Jousserant de mettre bas les armes et de se rendre ; ce brave sous-officier, pour toute réponse, lui logea une balle dans la tête et se replia aussitôt, en tiraillant, vers le poste. L'ennemi, un instant décontenancé, reprit bientôt sa marche en avant sur la maison isolée et fut accueilli par le feu de nos 25 hommes ; mais heureusement pour ceux-ci que les Hollandais ne pouvaient les envelopper, car, malgré toute leur bravoure, ils n'eussent pu longtemps résister au nombre, d'autant que leurs munitions s'épuisaient rapidement.

Cependant l'alarme avait été donnée et la compagnie la plus voisine, accourant au pas de course le long de la digue, survint à temps pour dégager le poste ; d'autres compagnies arrivèrent successivement sur le terrain de l'action, et, après quelques instants d'une vive fusillade, notre 3e bataillon, bientôt rejoint par les deux autres, aborda l'ennemi à la baïonnette, et, malgré la grêle de mitraille et d'obus que lançaient à la fois l'escadre et le fort Lieftembach, le régiment entier s'avançant le long de la digue en battant la charge, culbuta les Hollandais et les rejeta en désordre dans leurs embarcations qui s'éloignèrent aussitôt à toutes rames.

La nuit était venue ; le régiment bivouaqua sur les emplacements où il avait combattu, c'est-à-dire sur les digues qui étaient jonchées de cadavres hollandais. Nos pertes à nous étaient

d'une centaine de tués ou blessés; les lieutenants D'ARSES et DE SAINT-LÉGER étaient parmi les morts.

Nos hommes s'étaient montrés admirables d'impassibilité sous l'ouragan de fer que, durant six heures, 200 pièces de canon n'avaient cessé de déchainer sur le régiment.

Le soir même on apprit que la citadelle avait capitulé.

CITATIONS

Furent cités comme s'étant particulièrement distingués dans le combat de Doël : MM. le commandant BAUDISSON; — les capitaines COUSTON (depuis général), MILLO, DESTAING et MEIFFREN; — le sous-lieutenant CAFFANI; — les sous-officiers JOUSSERANT, DESNOYERS, BELIN, BOUTAIRE et FOURRIER; — les soldats COTTÉ, GIACOMETTI, BAILLOT et LAMBERT.

CAMPAGNES D'AFRIQUE

(De septembre 1847 à août 1852).

Le 27 septembre 1847, le 8e de ligne s'embarqua pour l'Algérie où il allait enrichir, par de nouveaux et glorieux faits d'armes, l'Historique du corps.

Expédition de Sidi-Mérouan.

Cette expédition, qui dura du 4 août au 13 septembre 1848 et à laquelle prirent seulement part, du régiment, le 3e bataillon et les compagnies d'élite des deux autres, se borna à l'enlèvemen

après de longues et rudes marches dans les montagnes de la Kabylie, de la smala des Ben-Azzedine, chefs influents des tribus berbères.

Parmi les blessés de cette expédition, figurait M. le sous-lieutenant Colin, qui fut décoré quelques jours après en même temps que le commandant Robuste et le caporal Marcellot, qui s'y étaient également distingués.

Affaire d'El-Arouch.

La 1re compagnie du 2e bataillon, quelques hommes des services auxiliaires et une centaine de miliciens occupaient le camp d'El-Arouch (29 avril 1849), sous les ordres de M. le capitaine adjudant-major d'Aubuisson, du 8e de ligne.

Prévenu qu'une troupe d'un millier d'Arabes, fanatisés par le shérif Ben Jamina, marchaient sur le camp qu'entourait une simple levée de terre, et qui n'avait pas moins de 2,000 mètres de développement, M. le capitaine d'Aubuisson se prépara à le recevoir vigoureusement; n'ayant pas assez de monde pour faire occuper tout le périmètre du camp, il disposa ses hommes sur les points les plus vulnérables et principalement sur la face de Constantine, par où il supposait être surtout attaqué.

Le 29 avril, à midi, les Arabes parurent en vue du camp; l'un d'eux, se disant envoyé par le shérif, apporta au capitaine d'Aubuisson une lettre par laquelle on sommait ce dernier de se rendre et de se faire musulman. Cette étrange sommation ayant été accueillie comme elle le méritait, l'ennemi se mit en mouvement et se dirigea droit sur la face de Constantine; mais

tout à coup, à un signal donné, conversant brusquement à gauche, il se porta contre la face de Robertville, son véritable point d'attaque; le commandant du camp porta aussitôt, lui aussi, le gros de ses forces de ce côté et enjoignit à chacun de ne faire feu qu'à son commandement.

Cependant les Arabes s'avançaient, drapeaux et musique en avant, chantant les versets du Koran et s'attendant, ainsi que leur chef le leur avait promis, à voir le camp s'effrondrer à leur approche. Lorsqu'ils furent arrivés à bonne portée, le capitaine D'AUBUISSON ordonna le feu; plus de 50 Arabes tombèrent aussitôt tués ou blessés et, entre autres, celui qui portait le drapeau du shérif.

Frappés de stupeur en voyant que contrairement aux prédictions de Ben-Jamina, les balles faisaient des vides dans leurs rangs au lieu de se changer en gouttes de rosée, les Arabes se mirent à fuir, abandonnant honteusement une attaque qu'ils avaient si pompeusement préparée.

De notre côté, tout le monde avait bravement fait son devoir; M. le sous-lieutenant BERTHEZÈNE, du régiment, fut particulièrement cité pour le courage et le sang-froid qu'il avait montrés dans cette affaire.

Expédition de Zouagha.

(Du 18 mai au 28 juillet 1849.)

Dans l'une des petites rencontres qui eurent lieu, durant cette expédition, entre les Arabes et divers détachements des nôtres, le caporal PIERRARD, du 8e, fut cité pour la bravoure dont il avait fait preuve dans une lutte corps à corps

avec plusieurs Arabes dont deux restèrent sur le carreau.

Siége et prise de Zaatcha.

(Du 7 octobre au 28 novembre 1849.)

La ville de Zaatcha étant devenue le foyer d'une insurrection qui menaçait d'envahir toute la province de Constantine, une colonne expéditionnaire sous les ordres du général Herbillon partit pour aller infliger aux rebelles une punition exemplaire.

Le 8e de ligne ne fournit, au début, à cette colonne qu'un seul bataillon, le 1er; mais, après les attaques infructueuses des 8 et 20 octobre, le général Herbillon ayant demandé des renforts, un nouveau bataillon du régiment, le 2e, alla rejoindre, sous les murs de Zaatcha, le corps de siège.

Comme toutes les localités du Sahara, Zaatcha occupait le centre d'une oasis et ses abords présentaient un inextricable réseau de jardins clos de haies vives ; le village, percé de rues étroites bordées de maisons à terrasse, était entouré d'un mur dont le pied se trouvait protégé par un large fossé plein d'eau ; une mosquée et quelques autres constructions secondaires s'élevaient seules sur la lisière nord de l'oasis.

Le 7 octobre dans la matinée, l'avant-garde de la colonne expéditionnaire déboucha en face de la mosquée et l'enleva. Le lendemain une partie de nos troupes tenta une attaque de vive force contre le village ; les premiers jardins furent rapidement enlevés, mais quand nos hommes arrivèrent devant le mur d'enceinte, ils se heur-

tèrent à de tels obstacles et se trouvèrent en prise à un feu si meurtrier qu'ils durent se replier. Les Arabes exécutèrent alors une sortie furieuse, mais ils furent presque aussitôt vigoureusement ramenés par quatre compagnies du régiment qui avaient été postées, dès le début de l'action, dans les jardins, pour y appuyer le mouvement offensif.

L'honneur de la journée fut pour ces quatre compagnies (grenadiers, 1re, 2e et 3e compagnies du 1er bataillon).

Dans cet engagement, M. le sous-lieutenant Minot ayant été mortellement frappé, le soldat Gourguechon, qui s'était élancé aussitôt pour le relever, fut atteint à son tour sur le corps même de son officier.

L'attaque par surprise ayant échoué, on commença le siège en règle de Zaatcha.

Le 20 octobre, un premier assaut fut donné mais il était encore prématuré et échoua aussi. On se remit à l'œuvre avec une nouvelle énergie et, malgré les nombreuses et vigoureuses sorties faites par les Arabes pour contrarier nos travaux, sorties qui furent toujours vaillamment repoussées, trois brèches s'étant trouvées praticables le 25 novembre, l'assaut général fut résolu pour le lendemain.

Trois colonnes d'attaque furent formées : celle de droite sous les ordres du colonel Canrobert; celle du centre sous les ordres du colonel de Barral, et enfin celle de gauche sous les ordres du lieutenant-colonel de Lourmel, du 8e de ligne, le même qui plus tard se fit si héroïquement tuer comme général de brigade aux portes mêmes de Sébastopol.

Une colonne de réserve fut, en outre, laissée dans les tranchées, prête à parer à tous les événements.

Le lieutenant-colonel de Lourmel.

Le 26 novembre 1849, à 8 heures et quart du matin, le signal de l'assaut est donné ; le lieutenant-colonel DE LOURMEL enlève aussitôt le régiment au cri de : « En avant ! » et le conduit d'un seul élan jusque sur le sommet de la brèche ; arrivés là, nos hommes sont accueillis par une grêle de balles que fait pleuvoir sur eux, par les créneaux, un ennemi complètement invisible. En vain nos braves soldats cherchent un passage pour pénétrer dans la localité, ils n'ont devant eux que des murs crénelés et des barricades infranchissables.

Dans cette situation critique, le lieutenant-colonel DE LOURMEL a tout à coup une inspiration des plus heureuses ; déjà sérieusement blessé, il se fait hisser sur la terrasse de la maison la plus voisine et promptement rejoint par tous ses hommes qui, entraînés par son exemple, ont escaladé à qui mieux mieux les maisons qu'ils avaient devant eux, il s'élance, l'épée haute, sur ce singulier chemin qui peut seul nous assurer, sans pertes trop sanglantes, la possession rapide du village.

Bientôt, en effet, la colonne de Lourmel arrive comme un ouragan jusqu'à l'autre extrémité de Zaatcha où elle se réunit aux zouaves de Canrobert qui accouraient de leur côté ; c'est à ce moment que le fourrier COTTONI, du 8ᵉ, qui n'avait pas un seul instant quitté le vaillant

colonel DE LOURMEL, est blessé près de celui-ci en arborant le premier drapeau français qui ait flotté sur ces murailles.

Un immense cri de « Vive la France ! » retentit alors et est accueilli et répété avec tant d'enthousiasme jusque dans la tranchée que la colonne de réserve, électrisée, s'élance tout entière pour aller partager la gloire et les dangers des colonnes d'assaut.

Cependant, tout n'était pas encore terminé : il restait à s'emparer, une par une, de toutes les maisons que les Arabes paraissaient déterminés à défendre avec toute l'énergie du désespoir. La pioche d'une main, le fusil de l'autre, nos hommes, dont l'audace s'accroît avec la résistance opiniâtre qu'ils rencontrent, renversent tous les obstacles et en exterminent si bien tous les défenseurs qu'une heure à peine après le signal de l'assaut, Zaatcha présentait le spectacle unique d'une ville dont toute la population a été anéantie et dont les assaillants sont devenus les seuls habitants.

Tout le monde dans cette journée avait fait plus que son devoir, mais parmi les militaires du régiment qui, à côté de l'héroïque colonel DE LOURMEL, se signalèrent d'une manière particulière, figuraient :

MM. les lieutenants DÉVOYER et MAREUX, qui commandaient les deux compagnies de grenadiers, tête de colonne ;

Le capitaine JARROT, qui fit preuve d'une rare intrépidité ;

Le capitaine DE LARTIGUE (devenu depuis général de division), officier aussi intelligent que brave qui eut l'honneur d'enlever la maison du

marabout Bouzian, chef des défenseurs de Zaatcha ;

Le commandant CARRIEU qui entraîna son bataillon avec une vigueur hors ligne ;

Les capitaines D'AUBUISSON, BARROIS et TACUSSEL, dont la conduite fut comme toujours au-dessus de tout éloge ;

Le lieutenant DE LA BARRE, que l'on vit constamment aux points les plus exposés ;

L'adjudant VIDAL, qui donna de nouvelles preuves d'un grand courage et d'une grande intelligence ;

Le tambour-major GÉNIN, qui entraîna ses clairons et tambours et les tint constamment sous le feu de l'ennemi ;

Le sergent fourrier COTTONI, blessé au moment où il plantait son fanion sur une des terrasses de Zaatcha ;

Le sergent-major BLANC et le fourrier DUPRÉ, admirables d'entrain et d'intrépidité ;

Le sergent-major TROUILLET, qui alla ramasser plusieurs blessés sous le feu de l'ennemi ;

Les soldats GOURGUECHON et DUNAN, qui, bien que blessés, continuèrent à combattre ;

Le docteur PASTORET, qui fit preuve du plus grand dévouement comme précédemment à Constantine pendant le cholera, et se montra en même temps un intrépide soldat.

Le dernier hommage appartient au sergent BEVERAGGI ; ce brave sous-officier, qui avait été blessé de trois coups de feu dans la première attaque contre Zaatcha, le 8 octobre, apprend à l'ambulance que le jour de l'assaut général approche ; quoique non encore complètement guéri, il sollicite avec tant d'ardeur la faveur de

rejoindre sa compagnie que l'on finit par accéder à ses instances; BEVERAGGI arrive au camp la veille de l'assaut et réclame l'honneur d'y monter des premiers; — échappé à tous les dangers pendant l'attaque, il entend vers le soir tirer des coups de fusil aux avant-postes; il s'y précipite aussitôt et y reçoit sa quatrième blessure qui celle-là, hélas! était mortelle.

Affaire de Narah.

Le 5 janvier 1850, une partie du régiment contribua à l'assaut et à la destruction de Narah, sorte de nid de vautours perché sur un roc à pic et qui servait de réfuge à tous les bandits de l'Aurès. M. le sous-lieutenant WOLFFRY fut tué. Les sergents MAESTRACCI, PÉLISSIER, HUART et les soldats BIESSE, MARTIN et PAUWERT furent cités comme s'y étant fait particulièrement remarquer.

Expédition contre les Nemanchas.

Le regiment n'envoya qu'un détachement à cette expédition durant laquelle ne furent exécutés que quelques coups de main et razzias qui suffirent pour faire rentrer ces tribus dans le devoir.

Colonnes dans la Kabylie (1851-1852).

Une colonne sous les ordres du général de Saint-Arnaud et forte de 3 brigades se mit en marche le 11 mai 1851 pour aller opérer dans la Kabylie.

Le 8e de ligne — colonel Jamin — faisait partie de la 3e brigade — général Bosquet.

Combat d'Arba.

L'entrée de la Kabylie est barrée par une ligne de hauteurs plus ou moins escarpées présentant divers cols qui sont les points de passage naturellement indiqués pour pénétrer dans le pays.

Les Arabes nous attendaient au col d'Arba ; le général de Saint-Arnaud les y attaqua immédiatement. La brigade Bosquet avait devant elle des pentes très raides dominées par des crêtes rocheuses que couronnaient les Arabes. Au signal de l'attaque, la charge retentit et le 1er bataillon du 8e, malgré le feu nourri de l'ennemi, escalade les pentes et enlève les crêtes avec une telle impétuosité que les Kabyles terrifiés prennent aussitôt la fuite.

Le brave général Bosquet, qui s'était élancé des premiers, reçut une balle à l'épaule, mais ne quitta pas le terrain de l'action et dirigea le combat jusqu'au bout.

Cependant les Arabes, revenus de leur panique, s'étaient ralliés et, à la faveur de la demi-obscurité qui commençait à régner, s'étaient portés par un détour sur nos derrières et avaient assailli à l'improviste notre convoi que protégeait le 2e bataillon du régiment ; celui-ci soutint vaillamment le choc et permit au général Bosquet d'arriver à la rescousse et de mettre une deuxième fois les Kabyles en fuite.

Le lendemain, une partie de la brigade fit une pointe sur le territoire des Beni-Mimouann, réputés les plus féroces parmi les Kabyles. Le 1er bataillon du 8e y eut quelques escarmouches avec l'ennemi dans lesquelles M. le sous-lieute-

nant BERTHEZÈNE se signala en luttant corps à corps avec plusieurs Kabyles.

Combat de Djijelli.

En arrivant le 18 mai à Djijelli, la colonne y apprend que les Arabes occupent une forte position à peu de distance en avant. Le commandant en chef donne aussitôt mission au général Bosquet d'aller les en déloger et de tacher d'en finir une bonne fois avec eux.

Au signal de l'attaque, le régiment s'élance, comme au col de l'Arba, à la baïonnette, rejoint, malgré les difficultés du terrain et la fusillade de l'ennemi, les Kabyles embusqués derrière les rochers abrupts où ils s'imaginaient être à l'abri de nos coups, et les culbute dans les ravins en leur infligeant de grandes pertes.

A la suite de cette brillante affaire, le général en chef adressa de vifs éloges au 8e de ligne en répétant à plusieurs reprises que les honneurs de la journée appartenaient à ce brave régiment. Le général Bosquet, de son côté, excellent appréciateur, serra la main du colonel JAMIN en lui disant qu'il devait être fier de commander à de si énergiques soldats.

Expédition de l'Oued-Sahel.

Le 26 mai 1851, le régiment quitta la colonne Saint-Arnaud pour aller, avec le général Bosquet, renforcer la colonne Camou chargée d'opérer vers Bougie et dans l'Oued-Sahel.

Le 29 mai, le général Camou attaque les

Arabes qui cherchent à nous barrer le passage et les défait complètement à Maouaclan.

Dans cet engagement, le 8e fit si bien son devoir qu'il eut l'honneur d'entendre le commandant en chef de la colonne déclarer que « *d'un coup bien frappé le régiment venait de lui ouvrir les portes de Bougie !* »

Cependant, le shérif Bou-Baghala, notre adversaire de Maouaclan, s'étant réfugié, à la suite de son échec, chez les Beni-Jola, puis chez les Beni-Fanaïa, une partie de nos troupes part châtier ces deux tribus. Bou-Baghala court alors fomenter l'insurrection dans l'Oued-Sahel, et y est poursuivi par le général Camou, qui, chemin faisant, fait rentrer dans l'ordre les Beni-Himmel et les Beni-Oughlis ; Bou-Baghala est enfin rejoint par les nôtres sur le territoire des Ouzellaguen, en avant du village d'Iril-Netara; une action s'engage aussitôt et, malgré l'énergique résistance des Kabyles, le village est enlevé et Bou-Baghala ne doit son salut qu'à la vitesse de sa monture.

Le lendemain, les Ouzellaguen, renforcés par d'autres tribus amenées par le tenace et infatigable shérif. durent être attaqués de nouveau. Cette deuxième journée fut décisive, et le soir tous les Ouzellaguen se rendirent à merci.

Toutefois, l'insaisissable Bou-Baghala n'avait pu encore être pris et la colonne dut aller le relancer chez les Beni-Abbas.

Le 7 juillet, le régiment enleva prestement Bel-Arial, village réputé inexpugnable, et compromit si bien, du même coup, par son irrésistible élan, le prestige de la fameuse Kalaa, ville considérée jusqu'alors comme la citadelle invio-

lable de la Kabylie, que nous l'occupâmes le lendemain sans coup férir.

Toutes les tribus de l'Oued-Sahel étant dès lors domptées et soumises, nos troupes dont la mission se trouvait ainsi glorieusement terminée, rentrèrent successivement dans leurs garnisons respectives.

Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats qui, à la suite de toutes ces expéditions, méritèrent d'être cités comme s'y étant plus particulièrement fait remarquer par leur bravoure et leur vigueur, furent :

MM. le colonel Jamin;

Les commandants Robuste et Carrieu ;

Les capitaines Nicot, Grèbus, de Lartigue, Boisliveau, Gaudier, Barrois, d'Agnel de Bourbon et Priant ;

Le docteur Pastorel;

Les lieutenants Hunolt, Chatelain, Drappeau, Branger et Royer;

Les sous-lieutenants Philibert (depuis général) et Berthezène ;

Les sous-officiers Tourraton, Audouy, Vidal (aîné et cadet), Maestracci, Petit et Baguet ;

Les caporaux Mercadier, Etienne, Baylac, Morel et Forget;

Les soldats Coutaut, Donjon, Albou, Picot, Davout, Monavon, Hugonnet et Escaffat ;

Le clairon Biolet.

Au reste, la vaillante conduite du régiment en toute circonstance lui avait acquis une si belle réputation que, dans toutes les opérations importantes, les généraux qui en étaient chargés demandaient à emmener avec eux au moins un des bataillons du 8e, certains qu'ils pourraient

toujours,en toute confiance, soit le lancer hardiment en avant dans les attaques périlleuses, soit le placer sans inquiétude à l'arrière-garde dans les retraites difficiles.

Colonne de la neige.

Cependant, l'obstiné Bou-Baghala, bien que sa cause fût compromise, n'avait pas perdu tout espoir de la relever. Au mois de janvier 1852, il essaya encore une fois de soulever les tribus du Bas-Sahel; le régiment se porta aussitôt, avec le général Bosquet, au cœur du pays que le shérif cherchait à agiter; la présence de nos troupes suffit pour faire promptement tout rentrer dans l'ordre et Bou-Baghala disparut de nouveau comme par enchantement.

Le régiment se remit en marche pour rentrer à Bougie; durant la route, il se trouva tout à coup terriblement aux prises, non plus avec les Kabyles révoltés, mais avec les éléments déchaînés; une épouvantable tempête de neige s'abattit sur nos troupes, les aveuglant, les paralysant et les faisant tomber à chaque pas sur l'épaisse couche de flocons glacés qui recouvrait complètement la route et l'avait rendue absolument impraticable. Durant cette marche exceptionnellement pénible et rude, qui fit donner par nos hommes à cette expédition le nom si expressif do « *Colonne de la neige!* » les souffrances et les fatigues furent supportées par tous avec la plus mâle résignation, et, grâce à l'énergie et au dévouement de chacun, les pertes, quoique sensibles, ne furent pas, Dieu merci ! aussi grandes qu'il y avait eu lieu de le redouter.

Rontrée en France. — Ordre du jour.

Le 15 mai, après quelques mois d'un repos bien mérité, le régiment alla coopérer à la mise en état de viabilité de diverses voies de communication ; le 9 juillet, sa mission étant terminée, il regagna Bougie et y apprit, en arrivant, qu'il était désigné pour rentrer en France.

Ce fut le 27 août 1852 que le 8e de ligne s'embarqua pour rentrer dans la mère-patrie.

Nous extrayons de l'ordre du jour par lequel le gouverneur général de l'Algérie salua le départ du régiment, les passages suivants qui sont un glorieux résumé des grandes choses accomplies par le corps, sur le sol africain :

. . . .

« Venu en Afrique en 1847, le 8e de ligne en part au bout d'un séjour de près de cinq années, après y avoir vaillamment fait son devoir notamment dans le Zouagha, au siège et à la prise de Zaatcha, dans l'Aurès, à la prise de Naarh, dans les opérations de la Kabylie, à Djijelli et sur les pointes de l'Oued-Sahel.

» Non seulement le 8e de ligne a partout combattu avec gloire, mais tout récemment encore, il faisait partie de cette colonne qui, près de Bougie, sous les atteintes d'une terrible tempête, a frappé d'admiration les Kabyles en leur donnant le viril spectacle d'une énergie que rien ne peut abattre.

» Parmi les travaux du 8e de ligne figurent des entreprises pour rendre viables le passage de la Grande Porte des Bibans et, en dernier lieu, le

passage de la grande route destinée à relier Bougie à Alger à travers la Grande Kabylie.

» Allez, braves soldats, retournez dans notre chère France; soyez-y les dignes représentants de cette armée qui va continuer l'œuvre à laquelle vous avez glorieusement travaillé; dans toutes les occasions demeurez ce que vous avez toujours été, intrépides, disciplinés, inébranlables dans l'entier accomplissement de vos devoirs militaires.

» Allez, votre souvenir ne périra pas parmi nous !

» *Le Gouverneur général,*

» Signé : Randon. »

CAMPAGNE D'ITALIE

(1859)

L'Autriche ayant brusquement envahi le Piémont au printemps de l'année 1859, une puissante armée française franchit aussitôt les Alpes, marcha à la rencontre des Autrichiens, les battit six fois en moins d'un mois, leur enleva la Lombardie et leur dicta les conditions de la paix.

Durant cette rapide et brillante campagne, le 8e de ligne fit partie de la 2e brigade de la 1re division du 4e corps que commandait en chef le général Niel.

Le régiment ne prit une part active qu'à la grande et mémorable bataille de Solferino, où il soutint vaillamment sa vieille et glorieuse réputation.

L'ennemi, qui cédait le terrain depuis Magenta

et que l'on ne pensait rencontrer à nouveau que sur les bords du Mincio, prit inopinément position sur la ligne de hauteurs passant par Castiglione, Solferino et Cavriana.

A partir de Cavriana, cette série de collines tombe brusquement dans une grande et vaste plaine appelée : « *le Champ de Mèdole* » ; c'est dans cette plaine couverte de vignes et de mûriers que le 4e corps eut à soutenir, le 24 juin, pendant dix heures, une lutte formidable contre les forces écrasantes que les Autrichiens ne cessèrent de lancer sur notre aile droite pour tenter de la déborder.

Bataille de Solferino.

Le 24 juin, à 4 heures du matin, le régiment quitta ses bivouacs et prit rang dans la colonne qui marcha aussitôt sur Médole ; vers 6 heures, ce village fut vigoureusement enlevé et dépassé.

A la sortie de Médole, la division Luzy de Pelissac prit son ordre de bataille ; le 8e de ligne fut placé à la gauche de la 1re brigade, mais dans une direction perpendiculaire à celle qu'occupait celle-ci.

A 8 heures du matin, le mouvement en avant commença ; le colonel Vaubert de Genlis, qui commandait le 8e, s'apercevant bientôt qu'un grand vide allait se former entre la gauche de la 1re brigade et le régiment, fit exécuter à son 1er bataillon un brusque changement de direction à droite ; ce mouvement s'étant fait très rapidement et le 1er bataillon ayant ensuite de plus en plus accéléré son allure pour courir sus à l'ennemi qui semblait déjà se replier, les 2e et

3e bataillons se trouvèrent bientôt placés en échelons à une distance de près de 3 kilomètres en arrière du 1er ; celui-ci, poursuivant toujours sa rapide marche offensive, vint tout à coup se heurter contre un régiment autrichien embusqué derrière un pli de terrain et qui l'accueillit presque à bout portant par une fusillade des plus vives. Nos hommes s'élancent aussitôt, tête baissée, sur l'ennemi et le forcent à céder le terrain ; mais bientôt débordés à droite et à gauche et menacés d'être complètement enveloppés, ils sont obligés, à leur tour, de se reporter en arrière; trois fois ils retournent à la charge et trois fois leur élan vient se briser contre des forces supérieures.

Dans ces attaques répétées, le vaillant colonel Vaubert de Genlis était tombé des premiers mortellement atteint; le lieutenant-colonel de Neuchèze venait à peine de le remplacer lorsqu'il fut frappé à son tour d'une balle en plein cœur; d'autre part le commandant Berthaud-Duchesne avait eu son cheval tué sous lui et la majeure partie des officiers du bataillon hors de combat.

Les 2e et 3e bataillons qui, pendant ce temps, s'étaient également trouvés aux prises, sur d'autres points de la lutte, avec des forces supérieures et, sans cesse renouvelées, avaient été, eux aussi, cruellement éprouvés.

Dans ces conditions, le régiment dut être momentanément relevé par des troupes fraîches et il alla se reformer en arrière de Rebecco; mais ce n'était là, pour nos braves, qu'un moment de répit; à peine, en effet, le 8e s'était-il rallié qu'il reçut l'ordre d'aller refouler une colonne ennemie qui cherchait à s'emparer de Rebecco

et en occupait déjà les premières maisons. Le régiment s'élança aussitôt au pas de charge, pénétra dans le village malgré un feu des plus meurtriers et en chassa les Autrichiens à coups de baïonnette; en vain ceux-ci exécutèrent-ils pendant plus de deux heures de nombreux et vigoureux retours offensifs, s'acharnant surtout à vouloir reprendre une grande ferme isolée que leur avait enlevée la gauche du régiment, tous leurs efforts vinrent se briser contre la résistance opiniâtre de nos hommes.

La lutte cessa de ce côté à l'arrivée des troupes du 3e corps qui forcèrent enfin l'aile gauche ennemie à battre définitivement en retraite, pendant qu'au même moment notre aile gauche, à nous, emportait d'assaut les hauteurs de Solferino, clef des positions autrichiennes.

La victoire des Français était éclatante et complète.

Durant cette rude et glorieuse journée. où le 4e corps s'était, selon un télégramme fameux, « *couvert de gloire* », le régiment eut 28 officiers et 389 hommes tués ou blessés.

Les officiers tués sur le champ de bataille ou morts peu après des suites de leurs blessures, sont :

MM. de Vaubert de Genlis, colonel;

De Neuchèze, lieutenant-colonel;

Gaucher, chef de bataillon;

Devoyer, capitaine;

Millot, Malafaye, Colonna-Lecas, Galléan, lieutenants;

Piétri et Dedreuil-Paulet, sous-lieutenants.

Parmi les blessés figuraient:

MM. Berthaud-Duchesne et Mouzin-Lizys, chefs de bataillon;

Dejoue, Royer, Garcin, Desjardin et Cervoni, capitaines;

Séjal, Arson, Baguet et Ganzin, lieutenants;

Carrère, Illaire, Sauffrignon, Raffara, Thermet, Berthezène, sous-lieutenants;

Verdier, médecin aide-major.

Voici la liste des récompenses accordées au corps à la suite de la campagne d'Italie:

MM. Mouzin-Lizys, commandant, et Pigeon, capitaine, furent nommés officiers de la Légion d'honneur.

Cervoni, Garcin, Royer, Dejoue, capitaines; — Baguet, lieutenant; — Thermet, Sauffrignon, Dedreuil-Paulet et Carrère, sous-lieutenants; — Verdier, médecin aide-major; — Meyssin, tambour-major; — Carol, sergent-major; — Alabonne, soldat, — furent nommés chevaliers.

Les sous-officiers: Labbé, Nobili. Duburg, Mollard, Bène, Fortoul, Merentier, Pelletier, Vignot, et Lapierre; — les caporaux Flandin, Colson et Planchon; — les soldats Casanova, Angely, Saudubray, Thomas, Vanuxem, Bizet, Anina, Buly, Poilloux, Avoine et Guérin, — reçurent la médaille militaire.

CAMPAGNE CONTRE L'ALLEMAGNE

(1870-1871)

Les extrêmes se touchent ! Après la brillante campagne d'Italie. en 1859, qui fut pour nos troupes une véritable marche triomphante, nous arrivons à la funeste campagne de 1870-1871

durant laquelle la France eut à subir une terrible série de revers inouïs.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que, si durant cette guerre désastreuse, nos armées submergées par le nombre, virent la fortune des armes trahir tous leurs efforts, elles ne luttèrent pas du moins sans gloire, et, comme l'a si bien dit l'auteur des *Chants du soldat,*

. . . .

« Elles surent encor mourir, sinon combattre !
« Et puis nous n'avons pas toujours été si bas :
« Freschwiller est l'assaut d'un homme contre qua-
[tre,
« Et de ces assauts-là les Prussiens n'en font pas !
« Gravelotte et Borny ne sont pas des défaites ;
« Les vivants ont vengé les morts de Champigny ;
« Les gloires de Strasbourg échappent aux con-
« Et Paris affamé n'a jamais défailli ! » [quêtes

. . . .

Libre donc à nos adversaires de croire que la campagne de 1870-1871 a été pour eux la revanche complète de la campagne de 1806 ; certes, au point de vue des résultats matériels, cela est indéniable, mais l'impartiale Histoire dira que tandis qu'en 1806 la France vainquit la Prusse à armes égales, en 1870, l'Allemagne ne dut, en grande partie, ses succès qu'à l'écrasante supériorité numérique de ses forces.

Durant la campagne contre l'Allemagne, le régiment fit partie de la 1re brigade de la 2e divi-

sion du 2e corps de l'armée du Rhin. Il assista, le 2 août, à l'affaire de Sarrebruck et n'y eut que quelques blessés.

Le 8e de ligne à Spickeren.

Le 6 août 1870, — au sanglant combat de Forbach, — le 8e fut d'abord maintenu en réserve jusque vers 4 heures du soir; à ce moment les 2e et 3e bataillons, sous les ordres du lieutenant-colonel Gabrielli — (*le colonel*, M. Haca, *remplissait les fonctions de général de brigade*), — reçurent l'ordre de se porter au secours des troupes qui, depuis le matin, défendaient avec acharnement contre des forces sans cesse grossissantes le plateau de Spickeren.

Le 1er bataillon resta dans la plaine et fut dirigé sur Styring, où il servit à masquer, en arrière de la 1re division, l'absence des réserves qui nous faisaient défaut. Ce bataillon ne fut pas sérieusement engagé et ne perdit, ce jour-là, que quelques hommes.

Lorsque le 2e et le 3e bataillon débouchèrent sur le plateau, la situation était des plus critiques; notre artillerie, trop inférieure en nombre, venait d'être réduite au silence; quelques batteries prussiennes, au contraire, avaient réussi à se hisser sur les crêtes nord-est du plateau d'où elles dirigeaient un violent tir d'écharpe sur nos troupes que foudroyait déjà, depuis longtemps, un feu direct des plus intenses. Dans le bas, la plaine était toute noire de colonnes prussiennes s'avançant pour envelopper ce contre-fort en saillie sur lequel notre 3e division se tenait désespérément cramponnée.

Le lieutenant-colonel Gabrielli se rendant promptement compte de la situation, comprit que le point capital, à cette heure, était d'arrêter, coûte que coûte, sur la gauche de la division Lavaucoupet, la marche enveloppante de l'ennemi ; il lança, en conséquence, dans cette direction, ses deux bataillons qui ne tardèrent pas à s'y trouver violemment aux prises avec des forces supérieures.

En vain pendant trois heures, secondés par leur formidable artillerie, d'innombrables essaims d'assaillants, se glissant le long du ravin boisé qui échancre cette partie du plateau, font les plus vigoureux efforts pour en déloger les vaillants combattants du 8e, ceux-ci restent inébranlables et, par des feux précis et bien nourris, infligent à leurs adversaires les pertes les plus sanglantes, mais non sans en essuyer, eux aussi, de fort sensibles. C'est à ce moment de la lutte que le brave lieutenant-colonel Gabrielli, qui ne cessait de donner à tous l'exemple de la plus ferme intrépidité, fut renversé par un obus qui lui brisa une jambe et une main et tua son cheval.

Cependant la nuit approchait et les cartouches commençaient à manquer ; que se passa-t-il alors ? Qui donna le premier le signal de la charge ? On ne l'a jamais su et il est probable que l'idée de se ruer sur l'assaillant courut spontanément comme une étincelle électrique dans les rangs de nos deux bataillons qui, soudain, avec un enthousiasme admirable et un entrain irrésistible, se précipitèrent dans le ravin, renversant et chassant à coups de crosse les Prussiens affolés !

Mais bientôt l'ennemi, renforcé par de nouvelles troupes, et s'apercevant alors seulement qu'il vient de plier devant une poignée d'hommes, opère contre ses hardis agresseurs un retour offensif et cherche à les cerner; débordés par le nombre, nos braves se voient alors contraints de regagner les crêtes, et leur situation eût été, à ce moment, fort critique sans la vigoureuse et très opportune intervention du commandant Colonna d'Istria ; — celui-ci qui, au moment où la charge s'était produite, prévoyant bien ce qui allait se passer, avait maintenu sur le plateau une partie du 3e bataillon s'élança à son tour, tête baissée, contre une colonne qui débouchait déjà sur les sommets à gauche du ravin et la rejeta dans la plaine. Nos deux bataillons purent alors se regrouper et tous les efforts des Allemands vinrent se briser contre leur énergique résistance.

Le 8e se maintint sur son terrain d'action jusqu'à 9 heures du soir, heure à laquelle le général en chef ordonna la retraite; les 2e et 3e bataillons se retirèrent avec ordre, par échelons, sans que l'ennemi qui, après leur départ, était enfin parvenu à prendre pied sur les crêtes, osât dépasser celles-ci et cherchât à nous inquiéter.

PERTES DU RÉGIMENT A SPICKEREN

Les pertes du régiment, dans cette sanglante journée, furent de 15 officiers et de 283 hommes tués, blessés ou disparus.

Le commandant Avril de l'Enclos, le capitaine adjudant-major Curel, les capitaines

ETIENNE et ARSON, et le lieutenant ODINET furent tués.

Le lieutenant-colonel GABRIELLI, les capitaines D'HUMILLY DE CHEVILLY et BUSTIN, les lieutenants LEBORGNE et LAURENT, les sous-lieutenants BLOCH, LAFOSSE, VAUDRAN et LANDRIAU, furent blessés (ce dernier, malgré sa blessure, resta au combat jusqu'au bout); le lieutenant VAUDREY fut contusionné et fait prisonnier.

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Voici les noms des officiers et hommes de troupe du régiment qui, à la suite du combat de Spickeren, furent cités à l'ordre général de l'armée.

M. GABRIELLI, lieutenant-colonel : « Au combat de Spickeren, le 6 août 1870, a fait preuve des plus brillantes qualités militaires; a été, à la tête du régiment, atteint de plusieurs blessures graves dont l'une a nécessité l'amputation de la jambe droite. »

M. COLONNA D'ISTRIA, chef de bataillon : « A fait preuve autant de fermeté que d'intelligence au combat de Spickeren dans les mesures qu'il a prises en commandant, à la fin de la journée, les 2e et 3e bataillons sous ses ordres ; a montré les mêmes qualités, le 16 août, à la bataille de Gravelotte, en portant son bataillon sur les hauteurs de Vionville, où il a été grièvement blessé. »

M. ARSON, capitaine : « A donné, le 6 août, au combat de Spickeren, des preuves de la plus brillante bravoure en portant sa compagnie à l'attaque à la baïonnette contre l'ennemi, à plusieurs reprises, jusqu'au moment où il est tombé

mortellement atteint de blessures graves dont deux en pleine poitrine. »

Desruort, caporal : « A Spickeren, a montré le plus grand courage en se défendant seul contre cinq Prussiens ; en a tué deux et forcé les autres à prendre la fuite. »

Guénin, caporal : « Au combat de Spickeren, a chargé des premiers à la baïonnette ; se voyant bientôt enveloppé de toutes parts, a continué, quoique blessé, à combattre et a réussi à se faire jour. »

Ferrand, soldat : « A Spickeren a fait preuve de beaucoup de bravoure et de dévouement en allant chercher, sous le feu de l'ennemi, le corps de son commandant qui venait d'être mortellement frappé. »

(Pour les autres récompenses, voir le tableau nº 3, ci-annexé.)

Bataille de Rezonville ou de Gravelotte.

A Gravelotte, le 16 août, c'est notre 2e corps qui eut l'honneur de recevoir et de rendre seul les premiers coups ; attaqué à l'improviste par un ennemi supérieur en nombre et surtout en canon, il se porte aussitôt en avant sous le feu convergent des nombreuses et puissantes batteries allemandes et court prendre pied sur le relèvement du terrain qui fait face à l'ennemi.

Entraîné par le colonel Haca, le régiment gravit, au pas de charge, les pentes intermédiaires entre Vionville et Flavigny et se trouve bientôt engagé dans une action des plus chaudes.

Notre 3e bataillon combat sous les yeux mêmes du général Bataille qui lui adresse les

plus vifs éloges pour sa vaillante attitude; c'est à ce moment que son brave chef, le commandant COLONNA D'ISTRIA, est atteint de plusieurs blessures graves.

Cependant, les Allemands ont réussi à déborder la droite du 2e corps et fusillent nos troupes de flanc et à revers; le 8e de ligne est alors contraint de se rabattre sur Flavigny qui, couvert aussitôt d'une grêle d'obus, ne tarde pas à devenir la proie des flammes. Postés dans les jardins qui entourent ce malheureux hameau, nos hommes, malgré tout, tiennent bon.

Sur ces entrefaites, nos autres corps d'armée étant arrivés successivement sur le champ de bataille, le maréchal commandant en chef fait relever, par la garde impériale, les deux vaillantes divisions du 2e corps qui supportent seules depuis le matin tout l'effort de l'ennemi et ont subi de grandes pertes; ces deux divisions vont se rallier en arrière de Rezonville et se reconstituent pour attendre, s'il y a lieu, le moment d'agir encore.

Mais, pendant que l'aile gauche et le centre de notre armée tiennent les Prussiens en échec, à l'extrême droite, notre 4e corps fond sur l'ennemi et l'écrase. En vain, les Allemands engagent de ce côté jusqu'à leur dernier homme et lancent toutes leurs réserves de cavalerie; leur défaite est certaine et complète.

La nuit met fin à cette lutte acharnée de dix heures qui, celle-là du moins, fut pour nous une victoire incontestable sinon incontestée.

Durant cette rude et glorieuse journée, qui ne coûta pas moins de 15,000 hommes aux Alle-

mands, les pertes de l'armée française furent également sensibles.

Le régiment eut deux officiers tués : le capitaine GIUDICELLI et le lieutenant LOTTÉ, et six officiers blessés ou contusionnés : le commandant COLONNA D'ITRIA (2 blessures), les lieutenants LEMOY (7 blessures) et COLONIEU ; les sous-lieutenants GUÏU, COLAS et DUBOIS.

Le nombre des hommes tués, blessés ou disparus fut de 200 environ.

Bataille de Saint-Privat.

Le surlendemain de Gravelotte, le 18 août, nouvelle bataille plus meurtrière encore que la précédente et la plus meurtrière peut-être du siècle.

Cette fois encore l'armée française combat en très forte disproportion numérique, presque un contre deux. Le théâtre de cette formidable lutte s'étend entre Rozérieulles et Saint-Privat, sur un développement d'environ 13 kilomètres. Le 2e corps, établi sur les crêtes du plateau de Rozérieulles, à droite et à gauche du « Point-du-Jour », forme la gauche de nos lignes.

L'action s'engage vers midi et devient bientôt acharnée et générale. Partout, malgré des attaques furieuses, nos troupes tiennent bon. Notre centre et notre gauche ne se laissent pas entraîner ; contre eux. l'ennemi fait des efforts surhumains sans réussir à les ébranler et sans pouvoir gagner un pouce de terrain.

Les Allemands, comprenant alors qu'il leur faut à tout prix emporter sur notre droite la journée qui est partout ailleurs perdue pour

eux, tentent d'enlever Saint-Privat qu'occupe une brigade du corps Canrobert (4e corps); 84 pièces d'artillerie concentrent leurs feux sur ce village et trois brigades de la garde prussienne s'avancent pour lui donner l'assaut.

Les vaillants défenseurs de Saint-Privat accueillent les assaillants par une fusillade si nourrie et si meurtrière, qu'après une demi-heure à peine de ce feu terrible, sur les 12,000 hommes de la garde prussienne, près de 8,000 ont été mis hors de combat. Le mouvement est arrêté, l'attaque est manquée. Cette orgueilleuse garde qui devait décider du gain de la bataille a trouvé la son tombeau.

Cependant l'ennemi, profitant de sa grande supériorité numérique, dirige sur notre extrême droite toutes ses forces disponibles et parvient, malgré tout, vers le soir, à tourner notre 4e corps qui, écrasé par les feux concentriques de l'artillerie de trois corps d'armée, ayant épuisé ses munitions et n'étant soutenu par aucune réserve, est forcé d'évacuer Saint-Privat et de se replier sur Metz.

Quant à nos 2e et 3e corps, ils n'ont pu être forcés en aucun point de leurs lignes; ils se maintiennent même dans tous leurs postes avancés et passent la nuit sur leurs emplacements de combat. Les Prussiens n'ont donc pris pied, le 18 août, que sur la partie droite de notre champ de bataille et cet avantage, uniquement dû à leur grande supériorité numérique, leur a coûté plus de 20,000 hommes tués ou blessés.

Durant les premières phases de cette terrible journée, la brigade dont faisait partie le 8e de

ligne avait été maintenue en expectative à la gauche du 2e corps, face au bois de Vaux.

Vers 7 heures du soir, le combat qui, depuis un instant, semblait se ralentir, ayant tout à coup repris, sur notre gauche, avec plus d'intensité que jamais, le régiment reçut l'ordre d'aller renforcer les troupes qui défendaient le Point-du-Jour; au moment où il franchissait avec entrain un terrain découvert que labouraient de leurs obus 50 pièces prussiennes étagées en amphithéâtre, le brave colonel HACA, qui marchait en avant, eut la main droite fracassée par un projectile qui renversa du même coup le sergent CONDÉ, guide de la section de tête. Dissimulant stoïquement les atroces souffrances que lui causait sa blessure, le colonel HACA appela le plus ancien capitaine du régiment, M. PRANCOT, lui donna ses instructions et lui remit le commandement du 8e de ligne dont tous les officiers supérieurs avaient été ainsi, en quelques jours, tués ou blessés.

En arrivant sur la ligne de combat, le régiment y reçut aussitôt le choc furieux d'un nouveau corps prussien (le 11e), qui était venu renforcer la première armée, et il le repoussa carrément. L'ennemi eut beau insister et revenir plusieurs fois à la charge, tous ses efforts restèrent impuissants et il dut, à la nuit close, se retirer dans les bois.

Dans ce glorieux mais court épisode, le régiment perdit relativement peu de monde. Parmi ses blessés figuraient, outre le colonel HACA, les capitaines TURC et RAFFARA (ce dernier mourut peu de jours après des suites de sa blessure).

Combat de Noisseville-Servigny.

Le 31 août, à 8 heures du matin, toute l'armée de Metz se trouvait concentrée au nord-est de la forteresse, prête à percer les lignes allemandes qui nous enserraient de tous côtés. Cette entreprise eût sans nul doute pleinement réussi si le combat avait été engagé à temps ; mais le signal de l'attaque n'ayant été malheureusement donné qu'à 5 heures du soir, nos 3e et 4e corps, après avoir brillamment enlevé Noisseville et Servigny ne purent, à cause de l'arrivée de la nuit, compléter leur succès. Le 2e corps, qui avait appuyé à l'aile droite le mouvement offensif du centre, s'était emparé sans résistance de Flanville et de Montoy ; ce résultat fut dû en partie aux francs-tireurs de la 2e division qui, habilement dirigés par le capitaine Marchand, du 8e de ligne, surent empêcher les batteries prussiennes de nous inquiéter de ce côté.

Cependant, l'ennemi ayant mis la nuit à profit pour concentrer des forces supérieures en face des nôtres, le combat recommença le 1er septembre, à l'aube, mais dans des conditions dès lors si désavantageuses pour nous que nos troupes, après avoir tenu bon toute la matinée, reçurent vers midi l'ordre de se replier sur Metz. La retraite s'effectua avec ordre, sous une véritable grêle d'obus dont eut seule à souffrir au régiment la 2e compagnie du 2e bataillon qui eut sa 8e escouade tout entière fauchée par les éclats d'un obus tombé au milieu d'elle.

Affaire de Peltre.

Durant les deux longs et tristes mois qui s'écoulèrent entre le combat de Servigny et le jour de lugubre mémoire où la vaillante et malheureuse armée de Metz alla, victime d'un fatal destin, subir dans les forteresses allemandes les rigueurs de la captivité, le 8e de ligne n'eut plus à lutter que contre les misères et les privations qu'il sut dignement supporter ; seuls, ceux de ses officiers et soldats qui faisaient partie des francs-tireurs du 2e corps prirent part à quelques escarmouches et à certaine entreprise, probablement unique en son genre, et qui leur fit trop honneur pour que nous ne la relations pas ici.

On savait au grand quartier général français que de nombreux wagons chargés de vivres se trouvaient à Courcelles, station de chemin de fer située à environ 7 kilomètres dans l'intérieur des lignes allemandes, en arrière du village de Peltre qu'occupaient les avant-postes ennemis.

Une brigade sous les ordres du général Lapasset reçut mission de chasser les Prussiens de Peltre, Mercy, La Grange-aux-Bois et Colombey, afin de permettre ainsi au capitaine MARCHAND, du 8e de ligne, chef des francs-tireurs de la division, ayant avec lui le lieutenant FERRY, également du 8e, et 26 partisans déterminés, d'aller pendant la lutte sur un wagon blindé jusqu'à Courcelles, y accrocher le convoi allemand chargé de vivres et le ramener dans Metz.

C'est le 27 septembre que fut tenté ce hardi coup de main ; nos troupes s'emparèrent de tous les points indiqués avec le plus grand entrain ;

mais quand le capitaine **Marchand** et ses hommes arrivèrent avec leur wagon que conduisait M. Dietz, ingénieur en chef des chemins de fer, devant Peltre, ils trouvèrent la voie coupée en avant du village et les rails enlevés sur une grande longueur. On n'eut pas de peine à deviner par qui les Allemands avaient été ainsi mis en garde lorsque l'on aperçut, non sans stupéfaction, au milieu d'eux, certain colporteur appelé Jacob, bien connu de tous nos soldats auxquels, depuis le commencement du blocus, il vendait toutes sortes de petits objets et qui ne le soupçonnaient certes guère d'être un espion prussien. Hâtons-nous de dire que le susdit Jacob, fort heureusement capturé bientôt après, ne tarda pas à recevoir la juste récompense de ses hauts méfaits : 12 balles dans le corps.

Cependant nos braves francs-tireurs, se voyant dans l'impossibilité d'aller plus loin sur leur wagon, mirent prestement pied à terre et se lancèrent dans le village dont ils contribuèrent vaillamment à déloger l'ennemi, auquel ils firent, pour leur part, bon nombre de prisonniers, entre autres toute une section du 55e de ligne, officier en tête. Le capitaine **Marchand** fit en outre transporter dans le wagon qui l'avait amené avec ses hommes tout ce qu'il y put contenir de blessés, dont plusieurs échappèrent ainsi à une mort certaine.

Parmi les francs-tireurs du régiment qui se distinguèrent plus particulièrement dans cette affaire, il y a lieu de citer le caporal **Arnaud** et le soldat **Roger** qui reçurent la médaille militaire.

Le soir, lorsque nos troupes eurent évacué les localités dont elles avaient si vigoureusement

chassé les Prussiens, ceux-ci y retournèrent à pas de loups et les incendièrent complètement.

Voilà de quelle chevaleresque façon nos adversaires se vengeaient des moindres échecs que nous leur infligions !

Le 4e bataillon du 8e de ligne à Sedan.

Par décision ministérielle du 10 août 1870, les 4es bataillons des régiments de ligne furent groupés par trois pour constituer des régiments de marche. C'est ainsi que le 4e bataillon du 8e de ligne contribua pour un tiers à la formation du 2e régiment de marche, lequel, à peine formé, alla comme tant d'autres misérablement échouer à Sedan. Durant toute cette néfaste journée, le 2e de marche, qui faisait partie du 12e corps, fut maintenu en réserve et n'éprouva, par suite, que des pertes relativement peu sensibles ; le 4e bataillon du 8e, dont quelques fractions seulement s'étaient trouvées à un moment donné assez vivement engagées, n'eut que quelques tués et une trentaine de blessés parmi lesquels M. le sous-lieutenant Olubowitsch et le sergent-major Revy.

Il resterait à parler des nombreuses compagnies qui furent formées au dépôt du régiment pendant la guerre de 1870-1871, mais on ne possède à leur égard aucun document précis.

Nous devons enfin citer les noms de trois officiers du 8e qui ont versé leur sang pour la défense du pays ailleurs qu'à Metz et à Sedan ; ce sont : MM. le capitaine Roche passé dans la garde mobile au début des hostilités et tué à l'armée de la Loire ; — le lieutenant Michard passé, après

le combat de Spickeren, où il avait été décoré, dans le recrutement, et qui ayant repris du service actif, fut tué comme capitaine au combat d'Héricourt ; — le sous-lieutenant Girardot qui devint très promptement capitaine à l'armée de la Loire, fut très grièvement blessé à Beaune-la-Rolande, mais survécut heureusement à ses blessures.

8e RÉGIMENT DE MARCHE

108e DE LIGNE

Formé le 10 août 1870, le 8e régiment de marche fit d'abord partie du 13e corps d'armée qui opéra, sous les ordres du général Vinoy, la remarquable retraite de Mézières et entra le 9 septembre dans Paris, vers lequel l'ennemi s'avançait à grands pas.

Pendant le siège, le 8e régiment de marche, devenu par décret du 28 octobre le 108e de ligne, prit une part active aux travaux de la défense et se signala principalement dans les dernières phases de la bataille de Champigny, bataille qui, on le sait, dura deux jours.

Le 30 novembre, première journée, le 108e de ligne, placé en réserve à Neuilly-sur-Marne, appuya les mouvements de la division Carré de Bellemare qui se rendit maîtresse de Petit-Bry, de Champigny et d'une partie du plateau de Villiers.

Le 2 décembre, second jour, les Allemands ayant exécuté un vigoureux retour offensif sur tous les points, le village de Bry, où se trouvait cantonné le 108e, fut brusquement assailli à l'aube par des forces supérieures qui essayèrent d'en forcer l'entrée; cette audacieuse tentative échoua grâce à l'énergique attitude de deux braves cœurs, le sergent Decker et le caporal Choisnel, qui, postés avec une poignée d'hommes derrière une barricade, à l'extrémité de la Grande-Rue, y

firent une résistance désespérée et donnèrent ainsi le temps au colonel COIFFÉ d'accourir à la tête des 2e et 3e bataillons. Un combat des plus vifs s'engagea alors sur la lisière du village et sur les hauteurs voisines qu'occupait le 1er bataillon du régiment. Longtemps les Prussiens, qui avaient pour eux la supériorité du nombre et des canons, tinrent bon ; mais soudain la charge retentit, le 108e s'élança tête baissée sur l'ennemi, le culbuta et resta finalement en possession du terrain.

Le régiment fit, pour sa part, dans cette rude journée, plus de 400 prisonniers et infligea à l'ennemi des pertes sanglantes; il en essuya de son côté d'assez sensibles; le chiffre de ses tués ou blessés fut de 206.

Parmi les braves qui tombèrent au champ d'honneur, figuraient le capitaine adjudant-major LE SAULNIER et le lieutenant LABAYLE, frappés à bout portant dans la charge à la baïonnette. Au nombre des blessés se trouvaient le commandant TRUBERT, les capitaines PICHOIS et MAURIÈS (ce dernier mourut quelques jours après des suites de ses blessures) et le sous-lieutenant ROMARY.

Le 15 mars 1871, à la suite de l'armistice, le 108e de ligne fut dirigé sur Evreux. Le 19 mars, une décision ministérielle ayant prescrit que les régiments de marche crées pendant la guerre et les anciens régiments de ligne rentrés de captivité seraient fusionnés par numéros correspon-

dants, le 108e en entier rallia le 8e de ligne à Bordeaux et s'amalgama avec ce dernier de manière à ne plus former qu'un seul et même corps, le 8e régiment de ligne actuel.

Le 17 avril 1871, il y eut un commencement de troubles à Bordeaux; vers 6 heures du soir, un rassemblement se forma devant la caserne des Fossés et chercha à l'envahir; la garde de police dirigée par l'adjudant Peretti tint bon ; mais, comme les émeutiers insistaient et brisaient à coups de pierres toutes les vitres de la façade, nos hommes firent une sortie et déblayèrent les abords de la caserne; il y eut quelques blessés de part et d'autre.

En somme, les désordres furent peu sérieux, mais ils le seraient certainement devenus sans le sang-froid et la modération des officiers du 8e et sans le bon esprit de leurs hommes qui, sourds aux tentatives d'embauchage, firent parfaitement leur devoir.

Le lendemain, la municipalité répondit de l'ordre et tout rentra dans le calme.

CAMPAGNE DE TUNISIE

Après la signature du traité du Bardo (12 mai 1881), conclu avec le bey de Tunis, la dislocation du corps expéditionnaire, commandé par le général Forgemol, avait eu lieu le 16 juin 1881.

A peine les troupes françaises avaient-elles quitté la régence qu'une grande effervescence se

manifestait parmi les populations. Le centre de la Tunisie était infesté par des bandes nombreuses de tribus révoltées qui prenaient leur mot d'ordre des sectes religieuses de la Tripolitaine. Ali-ben-Khalifa s'était mis à la tête de l'insurrection.

Le Gouvernement décida l'envoi de troupes, et le général Saussier fut mis à la tête du corps expéditionnaire.

Le 4e bataillon du 8e de ligne, fort de 600 hommes, sous le commandement du lieutenant-colonel Debord, fut dirigé sur la Goulette, où il débarqua le 17 septembre 1881, et s'installa au camp de la Manouba, qu'il quitta le 1er octobre pour prendre part aux opérations actives.

Ce jour même, la gare de l'Oued-Zargua ayant été incendiée et les employés assassinés, le lieutenant-colonel Debord se porta dans cette direction avec une colonne de secours et poussa jusqu'à Daja. Attaqué à trois reprises différentes par les Arabes, il força ces derniers à la retraite, après leur avoir fait subir des pertes sensibles.

Le bataillon, placé dans la colonne du colonel Meunessier de la Lance, participa le 5 octobre à un combat d'avant-garde, et dégagea la route de Testour que les Arabes avaient tenté de couper. Le 6, ces derniers attaquaient le camp français : une attaque brusque et énergique du bataillon décida la fuite des Arabes vers le gué de l'Oued-Ciliana. Dans cet engagement, le soldat Guilleminot fut blessé au bras.

Le 22 octobre, le bataillon opéra sa jonction avec la colonne du colonel Laroque, participa à une série de reconnaissances et alla s'installer, le 24 décembre, à Tébourba, protégeant par ses

détachements les stations voisines du chemin de fer de Tunis. Il y séjourna jusqu'au mois d'octobre 1882, époque à laquelle les opérations militaires proprement dites étant terminées, il alla camper à Ellez, et procéda aux travaux d'installation du camp.

Vers la fin de mars 1883, le bataillon reçut l'ordre de rentrer en France, débarqua à Marseille le 16, et rejoignit Boulogne, sa nouvelle destination, le 21 mars.

Le 8ᵉ avait, pendant cette campagne, tenu honorablement sa place dans le corps expéditionnaire composé de jeunes troupes. Il avait fait preuve des plus belles qualités militaires : esprit de discipline, dévouement et entrain, au milieu des plus dures fatigues. Par l'énergie avec laquelle il avait abordé l'ennemi, il continuait les belles traditions de ses devanciers et donnait à tous confiance et espoir dans l'avenir.

TABLEAU N° 1

Noms des chefs de corps de 1569 à 1889.

Régiment de Champagne

1	DE GOHAS.	1569-1573	Tué au siège de La Rochelle.
2	DE SAINTE-COLOMBE, Jean.	1573-1574	Tué au siège de Domfront.
3	DE SAINTE-COLOMBE, Jacques.	1574-1579	
4	Duc D'ÉPERNON.	1579-1581	
5	DE MONTCASSIN, Jean.	1581-1585	
6	DE MONTCASSIN, Antoine.	1585-1587	
7	Comte DE GRANDPRÉ.	1587-1589	
8	Comte DE RIEUX.	1589-1596	
9	Comte DE CHARNY.	1596-1601	
10	Marquis D'O.	1601-1616	
11	Marquis DE MONTREVEL, Charles.	1616-1621	Tué au siège de Saint-Jean-d'Angély.
12	Marquis DE MONTREVEL, Ferdinand.	1621-1622	Tué au siège de Royan.
13	ARNAUD DU FORT.	1622-1624	
14	Marquis DE TOIRAS.	1624-1630	Maréchal de France. Tué à Parme.
15	Marquis DE VARENNES, Charles.	1630-1635	Tué au siège de Louvain.
16	Marquis DE VARENNES, Roger.	1635-1644	Tué au siège de Gravelines.
17	Comte D'ORIGNY.	1644-1648	Tué au siège de Lérida.
18	Comte DE BROGLIO DE REVEL.	1648-1649	
19	Marquis DE BELLEFONDS.	1649-1654	Maréchal de France.
20	Comte DE GRIGNAN, François.	1654-1656	
21	Comte DE GRIGNAN, Louis.	1656-1657	
22	Marquis D'AMBRES.	1657-1671	

Régiment de Champagne (*suite*).

3	Marquis DE MONISMES.	1671-1673	Tué à Utrecht.
4	Marquis DE MONTGAILLARD.	1673-1675	
5	Comte DE BOIS-DAVID.	1675-1678	
6	Bailli DE COLBERT.	1678-1689	Tué au combat de Walcourt.
7	Comte DE SCEAUX-COLBERT.	1689-1690	Tué à Fleurus.
8	Marquis DE BLAINVILLE-COLBERT.	1690-1702	Tué à Hochstedt.
9	Marquis DE SEIGNELAY-COLBERT.	1702-1712	
0	Chevalier DE TESSÉ, René.	1712-1731	Tué à Denain.
31	Duc DE LA TRÉMOUILLE	1731-1741	
32	Marquis DE BELLEFONDS, Charles.	1741-1745	
33	Comte DE TESSÉ, Charles.	1745	
34	Marquis DE SALLES.	1745-1749	
35	Comte DE GISORS.	1749-1758	
36	Marquis DE JUIGNÉ.	1758-1762	
37	Marquis DE SAIGNELAY.	1762-1776	

Régiment d'Austrasie

38	Vicomte DU HAUTOY.	1776-1779
39	Comte D'HOFFELIZE.	1779-1782
40	Marquis DE BIENCOURT.	1782-1788
41	Comte DE CHAMBORS.	1788-1791

8e Régiment d'infanterie (premier de nom)

42	Baron DE HAACH.	1791-1792	Nommé général.
43	D'HARMENONVILLE.	1792-1793	

8e Demi-brigade

44	Tugnot.	1793-1796	
45	Sarrut.	1796-1803	Nommé général.

8e Régiment de ligne (deuxième de nom)

46	Autié.	1803-1811	Tué en Espagne.
47	Braun.	1811-1814	
48	Ruelle.	1814-1815	
49	Rapatel.	1815-1820	Nommé général.

8e Régiment de ligne actuel

50	de Grômety.	1820-1822	Nommé général.
51	Comte de Salperwick.	1822-1830	Démissionnaire.
52	Maingarnaud.	1830-1832	Mort en activité.
53	Ravi.	1832-1840	Nommé général.
54	Garrido.	1840-1845	Passé dans les places.
55	Baligand.	1845-1847	Nommé général.
56	Jamin.	1847-1852	Nommé général.
57	Chalon.	1852-1857	Nommé général.
58	Courson de la Villeneuve.	1857-1859	Nommé général.
59	Vaubert de Genlis.	1859	Tué à Solferino.
60	Baron Maire.	1859-1869	Tué à Sedan comme général de brigade.
61	Haca.	1869-1870	Nommé général.
62	Coiffé.	1871	Nommé général.
63	Regley de Kœnigsegg.	1871-1877	Nommé général.
64	Leger.	1877-1884	Nommé général.
65	Chambert.	1884-1887	Major de la place de Paris.
66	Dupuy-Montbrun.	1887	Passé au 27e de ligne.
67	d'Azémar.	1887	

TABLEAU N° 2

Morts au champ d'honneur.

(Les noms suivants ont seuls pu être recueillis jusqu'ici.)

Régiment de Champagne

GOHAS.	Colonel.	Tués au siège de La Rochelle, 15 mai 1573.
DEMONT, H.	Capitaine.	
DEMONT, A.	Id.	
LA REBUFFIE.	Id.	
BIOUX.	Id.	
BLAIGNAC.	Id.	
LA GRIFFE.	Id.	
LA ROUE.	Id.	
SAINT-SAVÈRE.	Id.	
SAINTE-MARIE, L.	Id.	
FIGUIÈRES.	Id.	
BASSIGNAN.	Lieutenant.	
SAINTE-MARIE, E.	Id.	
BRUSSY.	Id.	
NISAS.	Id.	
BACHAUX.	Id.	
CORMAS.	Id.	
TURC.	Id.	
GUILLEM.	Enseigne.	
MISSART.	Id.	
BOLLEHOUTE.	Id.	
VILLENEUVE.	Id.	
DE CABASSOL.	Capitaine.	Siège de Sancerre.
D'IVRY.	Id.	
QUERRIÈRES.	Lieutenant.	
DE SAINTE-COLOMBE.	Colonel.	Domfront.

Régiment de Champagne (*suite*).

DE MONTREVEL, Ch.	Colonel.	Saint-Jean-d'Angély.
DE MONTREVEL, F.	Colonel.	Royan.
ROBERT.	Capitaine.	
DE RÉALS.	Capitaine.	Ile de Ré, 1627.
LA BOISSONNIÈRE.	Id.	
LA CONDAMINE.	Id.	
DUTERTRE.	Lieutenant.	
DE VANDIÈRES.	Id.	
LA BAUVE.	Id.	
MORILLON.	Id.	
LA BASTIE.	Id.	
MONTEPIN.	Lieutenant.	Tournon, 1629.
DE VARENNES.	Colonel.	Louvain, 1635.
GRANVILLE.	Capitaine.	Solre, 1637.
AUHY.	Id.	
SAN-SALVADOR.	Capitaine.	Saint-Momelin, 1638.
BÉTHENCOURT.	Capitaine.	Catelet, 1638.
CORBET.	Capitaine.	Saint-Omer, 1639.
LA BASLE.	Id.	
DE LUCINET.	Lt-colonel.	Arras, 1640.
DUBUT.	Lieutenant.	
VILLENEUVE.	Capitaine.	Aire, 1641.
CAMBRAI.	Id.	
ROLLET.	Id.	
VILLADE.	Id.	
DAUDOUIN.	Lieutenant.	

Régiment de Champagne (*suite*).

LAVAUD. CATILLY.	Capitaine. Id.	Collioure, 1642.
DE VARENNES.	Colonel.	Gravelines, 1644.
LA PRUNE. LA BŒSSIÈRE.	Capitaine. Id.	Agromont, 1645.
DE CUSSY. DINART. SAINT-MAURICE. DUCROC. BARSAC. LA RONCE.	Capitaine. Id. Lieutenant. Id. Id. Id.	Balaguer, 1645.
D'ORIGNY. DE GREY. GRÉMONVILLE. MARBEUF. MARANT. RENOUARD. CHAMPAGNOLLES. SAINT-DENIS. DUCHESNE.	Colonel. Capitaine. Id. Id. Id. Lieutenant. Id. Id. Id.	Lérida, 1646.
DU CREIL. GIRAUD.	Capitaine. Id.	Lérida, 1647.
CORBET.	Capitaine.	Tortose, 1648.
D'ALSAN.	Lieutenant.	Nimègue, 1672.
DE MONISMES.	Colonel.	Utrecht, 1673.
LA DIATHAIS. LA POTERIE. SAINT-ORENS.	Major. Capitaine. Id.	Seintzein, 1674.

Régiment de Champagne (*suite*).

DE GADAILLE.	Capitaine.	Ensheim, 1674.
DE FLORIS. DE PLÉNÉ.	Commandant. Capitaine.	Faucogney, 1674.
DE GARGIS.	Major.	Durckheim, 1675.
DIGOINE.	Major.	Dachstein, 1675.
DE BREVAL.	Lieut.-colonel.	Altenheim, 1675.
DESMOULINS. LAVAL.	Lieutenant. Id.	Luxembourg, 1684.
LA ROUSSIÈRE.	Capitaine.	Spire, 1688.
DE COLBERT. GAJAN. VAZES. GORE.	Colonel. Capitaine. Id. Lieutenant.	Walcourt, 1689.
DE SCEAUX. CLÉMENT. SAINT-BLÉMONT. MASBLANC. DARTAU. DU TILLEUL. MONTAGNEZ. CHATEAU. AUPIGNON.	Colonel. Capitaine. Id. Id. Id. Lieutenant. Id. Id. Id.	Fleurus, 1690.
BLAINVILLE. BELESBAT. BRIANÇON. DUPLESSIS. SERIDOS. MONTPLAISIR. LARREY.	Capitaine. Id. Id. Id. Id. Lieutenant. Id.	Steenkerque, 1692.

Régiment de Champagne (*suite*).

LA SALLE.	Capitaine.	Friedlingen, 1701.
DURET.	Id.	
DE BOISSY.	Capitaine.	Biberach, 1703.
DE CONILS.	Capitaine.	Augsbourg, 1703.
DE BLAINVILLE.	Colonel.	Hochsteedt.
D'ESTOUILLY.	Capitaine.	Malplaquet, 1709
BOTTERAUX.	Id.	
CONDAMINE.	Id.	
DE LIGE.	Id.	
D'AUNAY.	Id.	
GRENANT.	Id.	
DE PONÈGES.	Capitaine.	Bouchain, 1711.
DUPLEIX.	Capitaine.	Le Quesnoy, 1712.
D'ESTOUILLY.	Id.	
CRÉZONSAC.	Capitaine.	Parme, 1734.
BARRIÈRE.	Id.	
MÉLINIÈRE.	Lieutenant.	
FONTAINE.	Id.	
BONNOT.	Id.	
LIGUEREUX.	Id.	
MARCILLAC.	Id.	
LACHAUD.	Id.	
TESSON.	Id.	
LA FERRIÈRE.	Lieutenant.	Guastalla, 1734.
MOLARD.	Id.	
DE MONTFORT.	Capitaine.	Fribourg, 1744.
LE CAMUS.	Lieutenant.	
DE PONTEVEZ.	Id.	

Régiment de Champagne (*suite*).

DE GARDIE.	Capitaine.	Crefeld, 1758.
VALLON.	Lieutenant.	Crefeld, 1758.
DE LESSEUX.	Id.	Crefeld, 1758.
DE CHAMISSO.	Capitaine.	Corse, 1759.
DE NEXON.	Lieutenant.	Corse, 1759.

Régiment d'Austrasie

CABANNE.	Lieutenant.	Madère, 1780.
DE BLANGERMONT.	Capitaine.	En mer, 1780.
DUVIVIER.	Lieutenant.	Néga, 1782.
DE VILLENEUVE.	Lieut.-colonel.	Gondelour, 1783.
DE DOMMARTIN.	Capitaine.	Gondelour, 1783.
PATORNAY.	Id.	Gondelour, 1783.
DE BRULON.	Id.	Gondelour, 1783.
D'HAMONVILLE.	Id.	Gondelour, 1783.
PRÉVOST.	Id.	Gondelour, 1783.
MONTROUAND.	Id.	Gondelour, 1783.

8e Régiment de ligne (1808-1820)

DEBERGUE.	Capitaine.	Lubeck, 1806.
CHEVILLARD.	Sous-lieutenant.	Lubeck, 1806.
BANNEROT.	Id.	Lubeck, 1806.
AUTIÉ.	Colonel.	Espagne, 1811.

8e Régiment de ligne actuel

DUPLEIX.	Sous-lieutenant.	Espagne, 1823.
COPPEL.	Sergent.	Espagne, 1823.
CASTEX.	Capitaine.	Afrique, 1848.

8e Régiment de ligne actuel *(suite)*.

MINOT.	Sous-lieutenant.	Afrique, 1849.
BEVERAGGI.	Sergent.	Id. 1849.
WOLFF.	Sous-lieutenant.	Id. 1850.
JANNOT.	Capitaine.	Id. 1851.
BILLOT.	Id.	Id. 1851.
VAUBERT DE GENLIS.	Colonel.	Solferino, 1859.
DE NEUCHÈZE.	Lieut.-colonel.	
GAUCHER.	Commandant.	
DEVOYEZ.	Capitaine.	
MILLOT.	Lieutenant.	
MALAFAYE.	Id.	
GALLEAN.	Id.	
COLONNA-LECA.	Id.	
PIÉTRI.	Sous-lieutenant.	
DEBREUIL-PAULET	Id.	
AVRIL DE L'ENCLOS.	Commandant.	Spickeren, 1870.
CUREL.	Capit. adj.-maj.	
ETIENNE.	Capitaine.	
ARSON.	Id.	
ODINET.	Lieutenant.	
GIUDICELLI.	Capitaine.	Gravelotte, 1870.
LOTTÉ.	Lieutenant.	
RAFFARA.	Capitaine.	Saint-Privat, 1870.
ROCHE.	Capitaine.	Coulmiers, 1870.
MICHARD.	Capitaine.	Héricourt, 1870.
LESAULNIER.	Capit. adj.-maj.	Champigny, 1870.
MAURIÈS.	Capitaine.	
LABAYLE.	Lieutenant.	

TABLEAU N° 3

Officiers du 8e de ligne qui, de 1820 à 1890, ont été blessés ou contusionnés devant l'ennemi.

PITEL.	Capitaine.	Défense de Vich, 23 mai 1823.
COLIN.	Sous-lieutenant.	Sidi-Mérouan, 1848.
DE LOURMEL.	Lieut.-colonel.	Prise de Zaatcha, 26 novembre 1849.
ROBUSTE.	Commandant.	Combat d'Arba, 12 mai 1851.
HUNOLT.	Sous-lieutenant.	Beni-Mimoun, 13 mai 1851.
BERTHEAU - DU - CHESNE.	Commandant.	Solferino, 24 juin 1859.
MOUZIN-LIZIS.	Id.	Id.
ROYER.	Capit. adj.-maj.	Id.
GARCIN.	Id.	Id.
DESJARDIN.	Capitaine.	Id.
DEJOU.	Id.	Id.
CERVONI.	Id.	Id.
VERDIER.	Méd.-maj. 2e cl	Id.
SÉJAL.	Lieutenant.	Id.
ARSON.	Id.	Id.
BAGUET.	Id.	Id.
GANZIN.	Id.	Id.
CARRÈRE.	Porte-drapeau.	Id.
ILLAIRE.	Sous-lieutenant.	Id.
SAUFFRIGNON.	Id.	Id.
RAFFARA.	Id.	Id.
BERTHEZÈNE, César.	Id.	Id.
THERMET.	Id.	Id.

Gabrielli.	Lieut.-colonel.	Spickeren, 6 août 1870.
D'Humilly.	Capitaine.	
Bustin.	Id.	
Leborgne.	Lieutenant.	
Laurent.	Id.	
Bloch.	Sous-lieutenant.	
Lafosse.	Id.	
Vaudran.	Id.	
Landriau.	Id.	
Vaudrey.	Id.	
Colonna-d'Istria	Commandant.	Gravelotte, 16 août 1870.
Lemoy.	Lieutenant.	
Colonieu.	Id.	
Guïu.	Sous-lieutenant.	
Colas.	Id.	
Dubois.	Id.	
Haca.	Colonel.	Saint-Privat, 18 août 1870.
Turc.	Capitaine.	
Loubeyre,	Capitaine.	Noisseville, 1er septembre 1870.
Robert.	Sous-lieutenant.	
Olubowitz.	Sous-lieutenant.	Sedan, 1er septembre 1870.
Girardot.	Sous-lieutenant.	Beaune-la-Rolande.
Gros.	Lieutenant.	La Varenne, 2 novembre 1870.
Trubert.	Commandant.	Bry, 2 décembre 1870.
Pichois.	Capitaine.	
Romary.	Sous-lieutenant.	

TABLEAU N° 4.

Actions d'éclat. — Citations. — Récompenses.

COMMINGES et PONTIS, lieutenants. — Pendant les campagnes de 1620, 1621 et 1624, se signalèrent constamment par une bravoure hors ligne qui les rendit célèbres dans toute l'armée.

MUTHONIS, soldat. — Au siège de Tonneins (1621), quoique blessé lui-même, chargea sur ses épaules son lieutenant grièvement blessé, et plutôt que d'abandonner son précieux fardeau, se laissa rouler avec lui du haut en bas d'un bastion et réussit à regagner le camp, portant toujours son officier qu'il venait d'arracher ainsi à une mort certaine.

TOIRAS, colonel. — En 1627, à la tête de 800 hommes seulement, soutint pendant quatre mois dans l'île de Ré toutes les attaques de 8,000 Anglais ; refusa constamment de se rendre et sauva l'île, dont l'ennemi finit par être expulsé après avoir été complètement mis en déroute. — Fut fait maréchal de France en récompense de ce haut fait d'armes.

PIERRE LANYER dit LA PIERRE, soldat. — Se dévoua dans l'île de Ré, pour le salut de tous, en franchissant à la nage, pour aller chercher des secours, un bras de mer de plus d'une lieue de largeur parcouru par des courants rapides, et couvert de navires ennemis. — Fut pensionné par le roi en récompense de son héroïque dévouement.

LA MOTHE-VEDEL, lieutenant-colonel. — Assiégé en 1632 par toute l'armée ennemie dans la petite place de Miradoux, et sommé de se rendre avec menace, s'il tardait trop, d'être traité sans merci, répondit fièrement : « Je m'en f.... ! » se défendit avec acharnement et permit à l'armée de secours de venir le dégager.

De Chenevières, capitaine. — Posté avec sa compagnie dans un hameau, il y tint tête le 17 octobre 1683, à 2,000 Autrichiens, et ne se rendit, quoique blessé deux fois, que lorsque toutes ses munitions furent épuisées et qu'il eut obtenu les plus honorables conditions.

Lagorce, soldat. — Se signala d'une façon toute particulière dans cette même affaire, à la suite de laquelle il fut fait officier; se signala de nouveau à la bataille de Steenkerque, où il tua de sa main l'un des généraux de l'armée ennemie.

Bienvenu, sergent. — Posté avec quinze hommes, dans une tour en ruines, protégea à Deckendorf la retraite de son bataillon, puis, sommé par le général en chef autrichien de se rendre, exigea et obtint qu'on laissât lui et ses hommes rejoindre leur drapeau.

D'Amère, capitaine; de Launay, aide-major. — En 1746, au siège de Namur, sautèrent en plein jour, avec deux officiers d'artillerie, par dessus les retranchements du fort Ballard, et, à eux quatre, firent mettre bas les armes à la garnison, qui les supposait suivis.

De Geoffre, capitaine. — Le 25 mai 1761, escalada, avec quelques hommes de bonne volonté, sous une grêle de balles et de pierres, les 400 marches de la cascade de Cassel, défendue par une compagnie anglaise, dont il abatttit, d'un coup d'épée, le capitaine, et à laquelle il fit mettre bas les armes.

Aubert, grenadier. — Le 25 août 1800, à Griessen, a fait preuve d'une bravoure chevaleresque dans un combat singulier contre un soldat autrichien du corps des Manteaux-Rouges. — A obtenu un fusil d'honneur.

Barath, sergent. — S'est maintes fois signalé par sa bravoure pendant la campagne de 1800. — A reçu un sabre d'honneur.

Thulot, sergent. — A enlevé un canon à l'ennemi

à la bataille d'Hohenlinden. — A reçu un sabre d'honneur.

BOURGOGNE et JARRY, soldats. — En 1801, ont fait preuve de la plus grande intrépidité devant Boulogne. — Ont reçu l'un et l'autre un fusil d'honneur.

BAUDIN, sergent. — S'est signalé par son énergie et sa bravoure devant Boulogne en 1801. — A reçu une grenade d'honneur.

AUTIÉ, colonel. — Le 5 novembre 1806, à la tête des grenadiers du régiment montés sur de simples barques, attaqua trois bataillons suédois qui descendaient la Trave en bateaux et les força de se rendre à discrétion.

8e RÉGIMENT DE LIGNE. — A été cité dans le 11e bulletin de la Grande Armée, pour sa brillante conduite au combat de Halle, le 17 octobre 1806.

8e RÉGIMENT DE LIGNE. — A été cité dans le 29e bulletin de la Grande Armée, pour son entrain et sa vigueur au combat de Brewitz, le 4 novembre 1806.

AYMARD, chef de bataillon. — A la prise de Lubeck, le 6 novembre 1806, escalada à la tête de son bataillon la tour de Muhlen, s'empara des nombreux canons dont elle était armée et fit prisonnier le régiment prussien qui la défendait.

8e RÉGIMENT DE LIGNE. — A été cité dans le 54e bulletin de la Grande Armée pour la valeur inexprimable avec laquelle, au combat de Mohrungen (25 janvier 1807), il se précipita sur une division russe qu'il mit dans une déroute complète et qu'il poursuivit pendant plusieurs lieues.

GOUFFÉ, capitaine ; BALDRAM, lieutenant ; VIDAL, sous-lieutenant ; MARRO, sergent. — Ont été cités pour leur belle conduite au combat de Castel-Tessol (17 mai 1823).

ROY, voltigeur. — Au combat de Castel-Tessol (17 mai 1823), est entré le premier dans une ferme occupée par l'ennemi, et malgré la vive fusillade de ce dernier, a dédaigné de s'abriter,

afin de pouvoir mieux riposter à ses coups. — A été cité à l'ordre du jour et décoré.

Coppel, sergent. — Dans une échauffourée aux portes de Vich, le 25 mai 1823, tua de sa main le commandant de la cavalerie ennemie. — A été cité à l'ordre et décoré.

Igonet, voltigeur. — Dans cette même échauffourée, alla tranquillement reprendre, sous le feu de l'ennemi, sa baïonnette qui était restée dans le corps d'un soldat espagnol qu'il avait tué quelques instants auparavant.

Le Blanc, commandant ; d'Huslaborde et Thibault, capitaines ; Baldram et Onfray, lieutenant ; Baclé, Fédé et de la Jarriette, sous-officiers : Mounac, caporal. — Se sont particulièrement distingués au siège d'Urgel (septembre 1823).

Richard, commandant ; Campion, Chambellan, Raffin, Simon, Saint-Saintain, capitaines ; Meffren, Perrioud, de Malleyrand, lieutenants ; Charco, Faure, Ribrocchi, sous-lieutenants ; Paraud, Chiffaut, Lefebvre, Poque, Azais, Bordier, sous-officiers ; Couturier, Ollivier, Faustin, Amagat, caporaux ; David, Ginet et Moulins, soldats — Se sont fait remarquer aux combats de Llado (15 et 16 septembre 1823).

Baudisson, commandant : Destaing, Millo, Couston, Meiffren, capitaines : Caffani, sous-lieutenant ; Jousserand, Belin, Desnoyers, Boutaire, Fournier, sous-officiers ; Catté, Giacometti, Baillot et Lambert, soldats. — Se sont signalés par leur bravoure pendant le siège d'Anvers (1832).

Massiaux, fourrier ; Petit, soldat. — Le 6 décembre 1832, pendant que la flotte hollandaise bombardait nos lignes, ces deux braves militaires, qui avaient été placés en observation sur une digue, donnèrent l'exemple du plus énergique courage et furent grièvement blessés tous les

deux par le même boulet. — Ont été cités à l'ordre du jour.

ROBUSTE, commandant; COLIN, sous-lieutenant; MARCELLOT, capôral. — Ont été décorés pour leur belle conduite pendant l'expédition de Sidi-Mérouan (août et septembre 1848).

D'AUBUISSON, capitaine adjudant-major. — A été cité pour sa belle défense du camp d'El-Arouch (29 avril 1849.)

BERTHEZÈNE, sous-lieutenant. — A été cité pour le courage et le sang-froid qu'il avait montrés dans l'affaire d'El-Arouch.

PIERRARD, caporal. — Dans une rencontre avec les Arabes du Zouagha (juillet 1849), a fait preuve d'une grande bravoure en luttant corps à corps avec plusieurs adversaires dont deux sont restés sur le carreau.

DE LOURMEL, lieutenant-colonel. — A l'assaut de Zaatcha, le 26 novembre 1849, blessé dès le début de l'action, resta quand même jusqu'au bout à la tête de sa colonne qu'il électrisa par son intrépidité, et à laquelle son sang-froid et sa présence d'esprit épargnèrent de grandes pertes.

BEVERAGGI, sergent. — Blessé trois fois, le 7 octobre. dans la première attaque contre Zaatcha, il quitta l'ambulance avant d'être complètement guéri afin de pouvoir prendre part à l'assaut général; il fit preuve, pendant ce dernier, de la plus grande bravoure et y fut mortellement atteint.

CARRIEU, commandant; JARROT, DE LARTIGUE, BARROIS, D'AUBUISSON, TACUSSEL, capitaines; PASTORET, médecin-major; DEVOYER, DE LA BARRE, MAREUX, lieutenants; VIDAL, adjudant; GÉNIN, tambour-major; BLANC, COTTONI, DUPRÉ, TROUILLET, sous-officiers; GOUGUERCHON, VIGNOLLES, COQUILLARD, soldats. — Se sont particulièrement distingués au siège de Z.atcha.

D'AUBUISSON, commandant; BARROIS, adjudant-

major; DE LARTIGUE, D'AGNEL DE BOURBON, capitaines; ODON, lieutenant; MAESTRACCI, PÉLISSIER, HUART, sous-officiers; PAUVERT, caporal; BIESSE, MARTIN, soldats. — Se sont signalés au combat de Narah (5 janvier 1850).

BERTHEZÈNE, sous-lieutenant. — S'est signalé de nouveau dans une rencontre avec les Beni-Mimouan, en luttant corps à corps avec plusieurs Kabyles.

JAMIN, colonel. — Nommé commandeur de la Légion d'honneur à la suite des expéditions dans la Grande Kabylie (1851).

ROBUSTE, commandant; BOISLIVEAU, capitaine. — Nommés officiers de la Légion d'honneur à la suite des expéditions dans la Grande Kabylie (1851).

BARROIS, D'AGNEL DE BOURBON, GRÉBUS, capitaines; PASTORET, médecin-major; BRANGER, lieutenant; MAESTRACCI, AUDOUY, sergents; DAVOU, BAUX, soldats. — Nommés chevaliers de la Légion d'honneur à la suite des expéditions dans la Grande Kabylie (1851).

CARRIEU, commandant; DE LARTIGUE (depuis général), NICOT, GRÉBUS, CAUDIER, PRIANT, capitaines; PÉQUIGNOT; HUNOLT, ROYER, CHATELAIN, lieutenants; PHILEBERT (depuis général), DRAPEAU, BERTHEZÈNE, sous-lieutenants. — Se sont particulièrement distingués pendant les expéditions dans la Grande Kabylie (1851).

GUYONNET, BAGUET, PETIT, VIDAL (aîné), VIDAL (cadet), TINEL, PÉLISSIER, sous-officiers; MERCADIER, ETIENNE, BEYLAC, MOREL, SURLOPE, caporaux; COUTAN, DONJON, ALBOU, PICOT, MONAVON, HIGONNET, soldats; BIOLET, clairon; BACHET, tambour. — Se sont particulièrement distingués pendant les expéditions dans la Grande Kabylie (1851).

BILLOT, capitaine; TROUILLET, CAROL, AULAGNY, CHOUCHOU, sous-officiers; RATIER, ROBINE, GARBAY, CABAILLÉ, BEUCHER, soldats. — Se

sont signalés pendant l'expédition contre les Ouzellaguen (1851).

Mouzin-Lysis, commandant; Pigeon, capitaine. — Nommés officiers de la Légion d'honneur à la suite de la campagne d'Italie (1859).

Cervoni, Garcin, Royer, Dejou, capitaines; Verdier, médecin aide-major; Baguet, lieutenant; Sauffrignon, Termet, Dedreuil-Paulet, Carrère, sous-lieutenants; Meyssin, tambour-major; Carol, sergent-major; Alabonne, soldat. — Nommés chevaliers de la Légion d'honneur à la suite de la campagne d'Italie (1859).

Labbé, Nobili, Duburg, Mollard, Bène, Fortoul, Mérendier, Pelletier, Vignot, Lapierre, sous-officiers; Blandin, Colson, Planchon, caporaux; Casanova, Angely, Thomas, Vanuxem, Bizet, Aninat, Failloux, Avoine, Saudubray, Buthy, soldats; Guérin, tambour. — Médaillés à la suite de la campagne d'Italie (1859).

Gabrielli, lieutenant-colonel. — Au combat de Spickeren, le 6 août 1870, a fait preuve des plus brillantes qualités militaires; a été, à la tête du régiment, atteint de plusieurs blessures graves dont l'une a nécessité l'amputation de la jambe droite. — A été cité à l'ordre de l'armée.

Colonna d'Istria, chef de bataillon. — A fait preuve d'autant de fermeté que d'intelligence, au combat de Spickeren, dans les mesures qu'il a prises en commandant, à la fin de la journée, les 2e et 3e bataillons sous ses ordres; a montré les mêmes qualités, le 16 août, à la bataille de Gravelotte, en portant son bataillon sur les hauteurs de Vionville, où il a été grièvement blessé. — A été cité à l'ordre de l'armée.

Arson, capitaine. — A donné, le 6 août, au combat de Spickeren, des preuves de la plus brillante bravoure en portant sa compagnie à l'attaque à la baïonnette contre l'ennemi, à plusieurs reprises jusqu'au moment où, dans une dernière

charge, il est tombé mortellement atteint de plusieurs blessures graves dont deux en pleine poitrine. — A été cité à l'ordre de l'armée.

DESRUORT, caporal. — A Spickeren, a montré le plus grand courage en se défendant seul contre cinq Prussiens; en a tué deux et a forcé les autres à prendre la fuite. — A été cité à l'ordre de l'armée.

GUÉNIN, caporal. — Au combat de Spickeren, a chargé des premiers l'ennemi à la baïonnette; se voyant bientôt enveloppé de toutes parts, a continué, quoique blessé, à combattre, et a réussi à se faire jour. — A été cité à l'ordre de l'armée.

FERRAND, soldat. — A Spickeren, a fait preuve de beaucoup de bravoure et de dévouement en allant chercher, sous le feu de l'ennemi, le corps de son commandant qui venait d'être mortellement frappé. — A été cité à l'ordre de l'armée.

HACA, colonel. — Nommé commandeur de la Légion d'honneur à la suite du combat de Spickeren, le 6 août 1870.

COLONNA D'ISTRIA, commandant. — Nommé officier de la Légion d'honneur à la suite du combat de Spickeren, le 6 août 1870.

ARSON, ETIENNE, capitaines; ODINET, LEBORGNE, lieutenants; LAURENT, LANDRIAU, MICHARD, sous-lieutenants. — Nommés chevaliers de la Légion d'honneur à la suite du combat de Spickeren, le 6 août 1870.

BLAISE, ARGOUT, SOYER, FOUQUET, AUMONT, LABET, sous-officiers; BODIN, DESRONCES, BÉARL, caporaux; GUYOT, KERMANN, LEDUIN, soldats. — Médaillés à la suite du combat de Spickeren (6 août 1870).

FRANCOT, LOUBEYRE, capitaines; MULOT, médecin-major. — Nommés officiers de la Légion d'honneur à la suite des combats livrés sous Metz (août et septembre 1870).

TADIEU, LACAPELLE, BELLADEN, MARCHAND, FRI-

RION, capitaines; LOTTÉ, COLONIEU, DUBOIS, ROBERT, lieutenants. — Nommés chevaliers de la Légion d'honneur à la suite des combats livrés sous Metz (août et septembre 1870).

CONDÉ, BONNIFAY, THOMAS, RIBLET, BOURRAS, PEYRAS, sous-officiers; ARNAUD, PARMENTIER, PARTANT, caporaux; VOISIN, MIJEON, VAUTHIER, MATHIS, BACHMANN, PELLEC, FARON, GARÇON, MARCELLIN, SCHESER, EDOUX, JEANSONNÉ, ROYER. RABOISSON, RAMENATTE, FERRAND, soldats. — Médaillés à la suite des combats livrés sous Metz (août et septembre 1870).

DECKER, sergent; CHOISNEL, caporal. — Le 2 décembre 1870, seconde journée de la bataille de Champigny, ces deux braves militaires défendirent en désespérés une barricade située à l'entrée du village de Bry que les Allemands avaient inopinément attaqué à l'aube et permirent ainsi aux renforts d'arriver à temps pour repousser l'ennemi. — Ont été nommés l'un et l'autre chevaliers de la Légion d'honneur.

TRUBERT, commandant; COMBES, médecin-major. — Nommés officiers de la Légion d'honneur à la suite des combats livrés pendant le siège de Paris 1870-71.

LEBEAU, ROUFF, RAYNAUD, capitaines; GROS, lieutenant; ROMARY, sous-lieutenant; AVICE, médecin-major de 2e classe. — Nommés chevaliers de la Légion d'honneur à la suite des combats livrés pendant le siège de Paris 1870-71.

CARTERON, CHAUMONT, sous-officiers; SAUZÈDE, PÊTRETOT, LARGET, soldats. — Nommés chevaliers de la Légion d'honneur à la suite des combats livrés pendant le siège de Paris 1870-71.

RAVILLON, sergent; LÉGER, caporal; ROBINET DE CLÉRY, LEQUERRÉ, LEDOT, POTHIER, ROMESCAMP, LAURENT, soldats. — Médaillés à la suite des combats livrés pendant le siège de Paris 1870-71.

PERETTI, adjudant. — Décoré de la médaille militaire, le 5 mai 1871, pour la vigueur et le sang-

froid qu'il avait déployés le 17 avril 1871, en empêchant, à la tête du poste de police, un groupe d'émeutiers de forcer l'entrée de la caserne.

DESSAINT, soldat. — Etant de passage à Ham, le 10 octobre 1873, a sauvé un homme tombé dans un puits, et, à la demande qui lui était adressée dans le but de connaître son nom, a répondu qu'il n'avait pas d'autre nom que « 8e de ligne » et que tous ses camarades auraient agi de même en pareille circonstance. — A été cité à l'ordre de la division.

TRUITARD, soldat. — En 1873, à Calais, a terrassé et désarmé un matelot qui cherchait à frapper à coups de couteau un de ses camarades. — Cité à l'ordre de la place.

CHEVALIER et BOUCHART, soldats de 2e classe. — Le 26 octobre 1873, à minuit, se sont jetés, tout habillés, dans les fossés pleins d'eau et de vase de la place de Calais et en ont retiré, sain et sauf, un matelot anglais qui y était tombé. — Ont été, pour ce fait, cités à l'ordre du régiment et nommés soldats de 1re classe.

BASTIEN, clairon. — A reçu, le 18 avril 1876, une médaille d'honneur en argent pour le courage et le dévouement dont il a fait preuve, le 17 octocre 1875, en cherchant à arrêter un fou furieux réfugié au haut d'une tourelle, et qui le blessa grièvement d'un coup de pierre.

PIERRE, sapeur. — Le 13 février 1877, dans la soirée, a secouru et dégagé un gendarme de la brigade de Saint-Omer aux prises avec plusieurs individus qui voulaient délivrer un de leurs camarades que ce gendarme conduisait en prison. — Cité à l'ordre de la place.

ALEXANDRE, soldat de 1re classe. — Le 19 juin 1877, s'est jeté résolument, au péril de sa vie, dans le canal de la citadelle de Calais, pour sauver un enfant de 13 ans qui s'y noyait. — Cité à l'ordre de la subdivision.

MIROUEL, sergent. — Etant de ronde, à Boulogne, dans la nuit du 27 au 28 février 1878, fut brusquement assailli, d'abord par trois, puis par six individus qui essayèrent de le désarmer et de lui faire un mauvais parti, mais il leur tint énergiquement tête en se servant à la fois de son sabre, de ses pieds et de ses dents jusqu'au moment où il fut secouru et dégagé par deux soldats du régiment. — A été cité à l'ordre de la division.

DEMAILLY et DIVARET, soldats de 2e classe. — Dans la nuit du 27 au 28 février 1878, à Boulogne, ayant appris par un civil, qui les rencontra regagnant le quartier, qu'un sergent du 8e était aux prises avec six individus, se précipitèrent vers le lieu de la lutte, et, entendant à leur arrivée que la vie du sergent était menacée, tombèrent à coups de baïonnette sur les agresseurs qui essayèrent alors de se sauver, mais qu'ils contraignirent, sous menace de mort, à les suivre chez le commissaire central. — Ont été cités à l'ordre de la division et nommés l'un et l'autre soldats de 1re classe pour leur belle conduite dans cette circonstance.

BUYS, soldat de 1re classe. — Le 30 août 1878, s'est jeté tout habillé dans le canal de la Citadelle, à Calais, et en a heureusement retiré un ouvrier qui y était tombé du haut d'un échafaudage. — Le soldat Buys comptait déjà de nombreux actes de dévouement qui lui avaient valu une médaille d'honneur et sa nomination de 1re classe.

BELLET, soldat. — Le 6 juillet 1880, à Saint-Omer, s'est jeté tout habillé dans la rivière de l'Aa et en a retiré, sain et sauf, un enfant de 7 ans qui y était accidentellement tombé et avait déjà disparu sous l'eau. — A été cité à l'ordre de la subdivision.

LAMURÉ, soldat de 2e classe. — Etant en faction devant une poudrière, à Boulogne, dans la nuit du 1er au 2 janvier 1881, a repoussé, d'un coup

de baïonnette, un individu qui s'était brusquement jeté sur lui pour le désarmer ; puis, comme cet individu revenait à la charge, l'a tenu en respect en le prévenant que s'il faisait un pas de plus il lui brûlait carrément la cervelle. — A été cité à l'ordre du régiment et nommé soldat de 1re classe pour son attitude énergique et son sang-froid dans cette circonstance.

2e BATAILLON DU 8e DE LIGNE. — A été cité à l'ordre de la subdivision, le 25 janvier 1881, pour le dévouement et l'énergie dont il avait fait preuve pendant plusieurs jours dans l'exécution des rudes travaux de déblaiement nécessités sur les voies ferrées à la suite de violentes tourmentes de neige.

VOISAR, soldat. — Le 11 juillet 1881, s'est jeté dans le canal de Clairmarais et en a retiré un enfant qui, sans son secours, s'y serait infailliblement noyé. — A été cité à l'ordre du régiment et nommé de 1re classe pour cet acte de dévouement.

MAZE, clairon, et M. FRAMENT, sous-lieutenant. — 28 mai 1883. Le premier a retiré inanimé de la mer un enfant de 5 ans, le deuxième a rappelé cet enfant à la vie par des soins qui n'ont pas demandé moins de deux heures d'efforts persévérants. — Ont été cités à l'ordre du régiment.

VERMESCH, soldat musicien. — 4 octobre 1885. A arrêté un cheval emporté attelé à une voiture dans laquelle se trouvaient une femme et des enfants. — A été cité à l'ordre du régiment.

BAILLON, caporal. — 31 mars 1887. S'est jeté au-devant d'un cheval débridé qui traînait, à une allure desordonnée, une voiture renversée et qui pouvait occasionner les plus grands accidents.—A été cité à l'ordre du régiment et a reçu une mention honorable.

ROUSSEL et BADERBACH, soldats. — 1er juillet 1887. Un commencement d'incendie s'étant déclaré

dans une maison, en ont fait ouvrir les portes, et ont pénétré résolument, au risque d'être asphyxiés, jusqu'au foyer de l'incendie dont ils ont pu, non sans danger, arrêter le développement qui aurait mis en péril la vie de plusieurs personnes.—Ont été cités à l'ordre du régiment.

TABLEAU N° 5

Campagnes et expéditions.

(Ce tableau ne comprend que les campagnes et expéditions faites par les corps ayant effectivement porté le n° 8.)

Premier 8e régiment de ligne

Moselle......	1791-1792	Rhin........	1793-1794
Nord et Moselle..	1792-1793	Hollande....	1794-1795

8e Demi-brigade

Rhin........	1796-1798	Allemagne...	1800
Hollande....	1799	Devant Boulogne..	1801

Second 8e régiment de ligne

Autriche....	1805	Prusse......	1807
Prusse......	1806	Espagne.....	1808-1813
Pologne.....	1806-1807	France......	1814-1815

8e Régiment de ligne actuel

Espagne.....	1823	Italie........	1859
Morée.......	1828-1829	Armée du Rhin..	1870
Belgique.....	1831	Siège de Paris	1870-1871
Belgique.....	1832	Tunisie......	1881-1883
Afrique......	1847-1852		

TABLEAU N° 6

Officiers généraux ayant servi dans le 8e de ligne actuel.

De Gromety	Colonel du 8e	1820
	Général	1822
Ravi	Colonel du 8e	1832
	Général	1840
De Chargère	Lieutenant au 8e	1835
	Capitaine	1840
	Chef de bataillon	1845
	Lieutenant-colonel	1852
	Colonel	1855
	Général de brigade	1856
Baligand	Colonel du 8e	1845
	Général	1847
De Lartigue	Capitaine au 8e	1845
	Chef de bataillon	1851
	Lieutenant-colonel	1854
	Colonel	1855
	Général de brigade	1860
	Général de division	1870
	Commandant du 12e corps	1874
Jamin	Colonel du 8e	1847
	Général de brigade	1852
	Général de division	1859
Couston	Capitaine au 8e	1823
	Chef de bataillon	1840
	Lieutenant-colonel	1847
	Colonel	1850
	Général	1853
Chalon	Colonel du 8e	1852
	Général	1857
Courson de la Villeneuve	Colonel du 8e	1857
	Général de brigade	1859
	Général de division	1863

DE LOURMEL.....	Lieutenant-colonel au 8e...	1847
	Colonel.....................	1849
	Général....................	1852
MAIRE...........	Colonel du 8e..............	1859
	Général....................	1869
DUMONT	Lieutenant-colonel du 8e...	1859
	Colonel	1862
	Général de brigade........	1870
	Général de division........	1877
	Commandant le 18e corps..	1879
DE LA MARIOUZE..	Lieutenant-colonel du 8e...	1865
	Colonel	1869
	Général....................	1870
HACA............	Colonel du 8e..............	1869
	Général de brigade........	1870
	Général de division........	1880
COIFFÉ...........	Colonel du 8e..............	1871
	Général de brigade........	1879
	Général de division........	1885
	Commandant le 4e corps...	1889
R. DE KŒNIGSEGG.	Colonel du 8e..............	1871
	Général de brigade........	1877
PHILEBERT.......	Capitaine au 8e............	1858
	Chef de bataillon..........	1868
	Lieutenant-colonel.........	1870
	Colonel	1873
	Général de brigade........	1880
	Général de division........	1888
DE GARNIER DES GARETS........	Lieutenant-colonel du 8e...	1876
	Colonel	1881
	Général de brigade........	1887
LECER...........	Colonel du 8e..............	1877
	Général de brigade........	1884
CHAMBERT.......	Colonel du 8e..............	1884
	Général de brigade........	1889

★

★ ★

Vous connaissez maintenant, soldats du 8e de ligne, l'histoire de la noble famille dont vous avez l'honneur de faire partie.

Cette famille a, comme vous l'avez vu, un passé des plus glorieux; — dans nos jours de triomphe comme aux heures de nos plus grands malheurs et de nos plus affreux revers, elle s'est toujours montrée dévouée au pays, fidèle à ses devoirs et constamment à la hauteur de sa vieille et glorieuse réputation.

Efforcez-vous donc, à votre tour, durant votre séjour sous les drapeaux, de vous montrer sans cesse les dignes héritiers de ces brillantes traditions et n'ayez jamais, quoi qu'il advienne, qu'une pensée et qu'un désir : fortifier et accroître le beau renom du régiment.

Puis, quand vous serez de retour dans vos foyers, montrez-vous aussi bons citoyens que vous aurez été bons soldats; honorez l'habit du travail comme vous aurez honoré l'uniforme; respectez l'autorité civile comme vous respectez l'autorité mili-

taire ; conservez ces habitudes d'ordre, cette dignité humaine, cette fierté personnelle, ce dévouement aux devoirs que vous enseigne la discipline ; soyez dans les ateliers, dans les champs, partout, de braves cœurs ; n'oubliez pas que l'on peut encore servir la France ailleurs que dans l'armée. Aimez-la, cette noble France mutilée par des mains impies ; aimez-la de toutes vos forces, de toute votre âme et soyez toujours prêts à la défendre. Quand vos jeunes frères, vos fils, viendront à leur tour prendre place dans nos rangs, votre nom seul, votre souvenir les protégeront.

Aux mauvais Français, qui déclament sans cesse contre la société, montrez l'histoire d'un régiment ; ils verront que la gloire est populaire ; ils verront que le travail, la bonne conduite, le mérite, sont récompensés, et que sans nom, sans fortune, le simple soldat peut parvenir aux plus hauts grades et recevoir les récompenses les plus enviées ; ils verront que si l'égalité. la justice, la fraternité, le dévouement, l'abnégation, l'amour de la patrie, le vrai courage, règnent encore en France, c'est dans l'armée surtout qu'ils se conservent.

TABLE DES MATIÈRES

RÉGIMENT D'AUSTRASIE

PREMIER 8e RÉGIMENT DE LIGNE

8e DEMI-BRIGADE

SECOND 8e RÉGIMENT DE LIGNE

8e RÉGIMENT DE LIGNE ACTUEL

8e RÉGIMENT DE MARCHE

108e DE LIGNE

Paris et Limoges. — Imp. milit. Henri CHARLES-LAVAUZELLE.

IMPRIMERIE LIBRAIRIE MILITAIRE
H.C.L
PARIS